



Romans québécois Page D 3

La poésie à Trois-Rivières Page D 5

Max Rouquette Page D 6

ARTS VISUELS

Hommage à Yves Gaucher Page D 10

Disques Page D 12

LIVRES



Le livre aux neuf vies

«Entre-temps, pendant que les autres jeunes gens chassaient les femmes, je chassais les vieux livres. J'étais un bibliophile, encore qu'un bibliophile désenchanté, et cela, ainsi que le monde, me façonnait.»

Charles Bukowski, *Avec les damnés*CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Ce sont des cavernes d'Ali Baba qui entassent leurs trésors aux couvertures jaunies. On y entre à l'improviste, pris par un livre, puis par un autre. On en ressort tenté par des titres, des ouvrages, des auteurs auxquels on ne pensait pas.

Courir les bouquinistes est un jeu, une aventure, qui peut durer des heures ou toute une vie. C'est, en somme, l'épopée de la lecture: un labyrinthe, dont on ne veut pas sortir, où les livres mènent à d'autres livres, et à d'autres livres encore.

Ici, on cherchait la trilogie new-yorkaise de Paul Auster, on découvre ses scénarios de films. En voulant Borges, on trouve Garcia Márquez, ou, pourquoi pas?, Bukowski. Dans la section des beaux livres, on mettra une main avide sur une occasion, un *Paris des écrivains* de facture impeccable, ou on s'emparera d'une *Anthologie de la littérature fantastique* alors que l'on cherchait un classique.

Le livre, désacralisé par l'âge, raturé même parfois, portant le nom d'un inconnu en page de garde, voire, par chance, une dédicace de l'auteur, devient enfin familier, accessible, en apparence et en prix. Avant de retourner dans les limbes ou, pire encore, d'aller à la poubelle, il tente sa chance de passer quelques heures, sous vos yeux, entre vos mains, lui dont la couverture est parfois démodée, témoin d'une autre époque. Il a déjà été caressé par d'autres. Ne mérite-t-il pas, comme plusieurs d'entre nous, d'être aimé plus d'une fois?

Les stocks seront ce qu'a voulu le marché des livres d'occasion, apportés le matin même par arrivages de trouvailles émondées des bibliothèques des Montréalais. Au comptoir d'achat, les libraires ont sélectionné les plus belles, les plus courues des couvertures que la file de vendeurs potentiels a patiemment déballées sous leurs yeux.

«On refuse au moins 50 % des livres qu'on nous apporte», reconnaît André Harvey, libraire à L'Echange, magasin de disques et de livres d'occasion qui existe depuis 24 ans. Les livres les plus prisés par L'Echange: les grands ouvrages de philosophie, recherchés par la clientèle lettrée qui fréquente les temples du livre d'occasion de l'avenue du Mont-Royal. Souvent, les lecteurs rapportent les livres achetés plus tôt, en paquets de cinq ou de dix, et en rachètent d'autres. A l'occasion, des bibliothèques personnelles entières sont offertes en solde, livrant du coup les passions de leur propriétaire.

André Harvey se rappelle même s'être fait offrir une première édition de poèmes d'Eluard, dédicacée par l'auteur. «Je l'ai refusée parce que je ne pouvais pas évaluer cet ouvrage rare», dit le libraire. Pour ce genre de trouvailles, il faut en effet fréquenter des librairies plus spécialisées en livres anciens: c'est le cas notamment de la librairie Henri-Julien ou du Chercheur

VOIR PAGE D 2: VIES

Hélène Dorion

Passage du temps



Une pluie drue tombait sur Montréal lorsque j'ai rencontré Hélène Dorion. Un paysage embrumé qui lui convenait bien, me semblait-il. Car *Portraits de mers*, son recueil de poésie qui vient de paraître aux Éditions de la Différence, offre à la contemplation du lecteur l'eau, la terre, le feu et l'air, les quatre éléments qui ramènent à l'essentiel.

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Blonde, fine, éthérée, Hélène Dorion a une voix grave. Une voix qui semble faite pour lire des poèmes, pesant d'abord chaque mot, lentement, puis les regardant s'élever, les laissant maîtres de leur sens. C'est de la sorte aussi qu'elle écrit, bravant le monde de la vitesse et des certitudes. Sa poésie lente, méditative, refait inlassablement le monde, à partir de l'essentiel: eau, air, terre, feu.

«Longtemps, j'ai cru que la Terre était plate; ses rebords nous protégeaient de la chute, et le bleu blessait l'ombre qui nous ceint», écrit-elle d'entrée de jeu dans *Portraits de mers*.

Ce livre est en fait un voyage. Un voyage initiatique. Passionnée de philosophie, Hélène Dorion lisait l'œuvre de Porphyre, philosophe qui vécut quelque 300 ans après Jésus-Christ, au moment d'entamer son recueil.

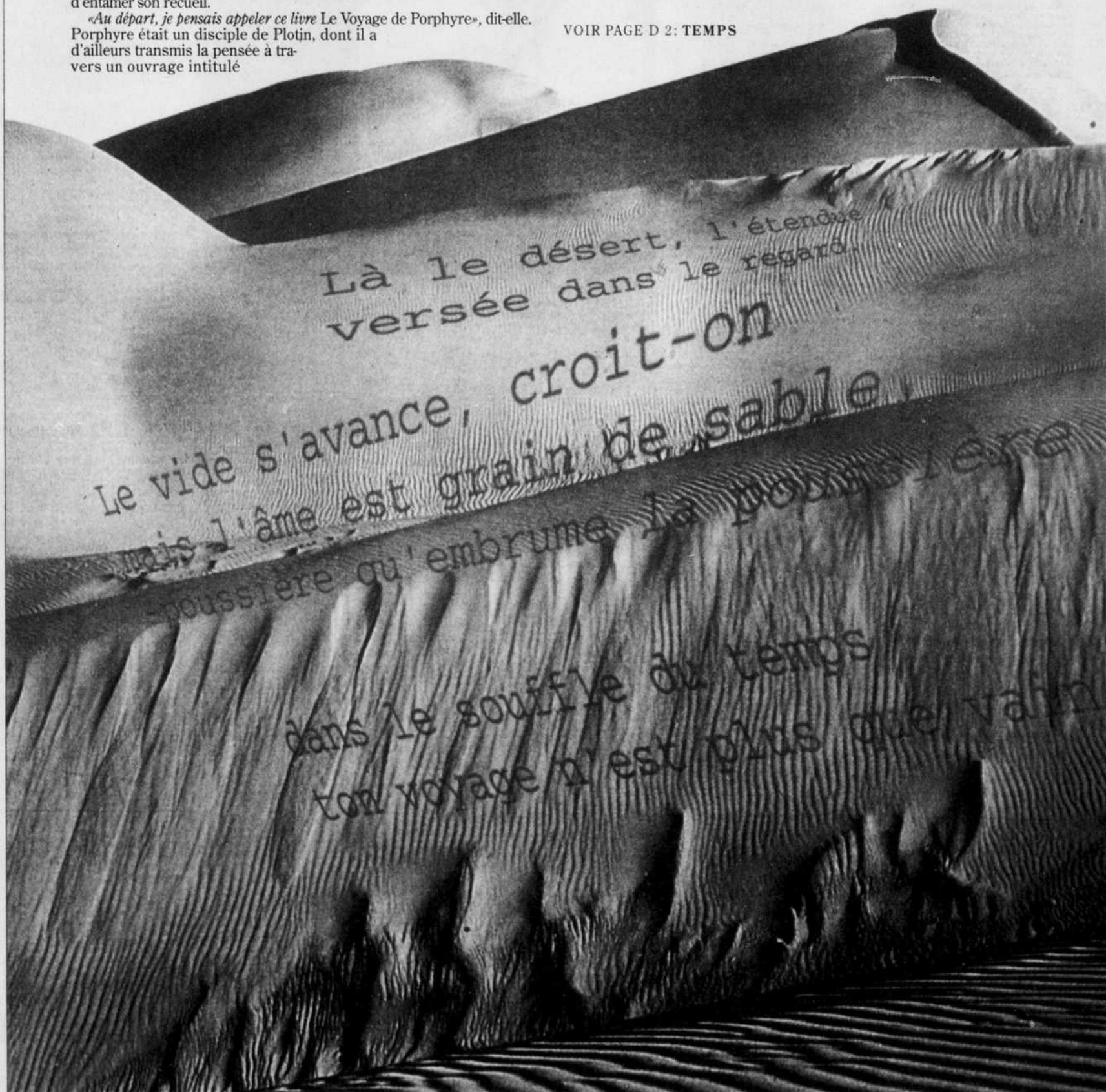
«Au départ, je pensais appeler ce livre *Le Voyage de Porphyre*», dit-elle. Porphyre était un disciple de Plotin, dont il a d'ailleurs transmis la pensée à travers un ouvrage intitulé

Les Ennéades. Or «la pensée de Plotin était difficile, raconte Hélène Dorion, elle introduisait des réflexions sur l'Un ou sur la beauté.» Et, en bon philosophe, Porphyre tentait d'intégrer ces principes dans sa vie. Puis il traversa un épisode de mélancolie. «Aujourd'hui, on appellerait peut-être cela une dépression», dit-elle. Sur les conseils de Plotin, Porphyre s'embarque pour un voyage en mer, où il fait, entre autres rencontres, celle d'une femme, mère de nombreux enfants. Mais c'est ici qu'Hélène Dorion se substitue au philosophe, imaginant ce périple dans l'océan, intégrant ses doutes, ses réflexions, ses découvertes. C'est ici que débute *Portraits de mers*.

L'infiniment petit

Née à Québec, Hélène Dorion évoque, au cours de l'entrevue, sa première expérience poétique alors qu'à l'âge de cinq ans elle contemplait le ciel et son immensité.

VOIR PAGE D 2: TEMPS



LIVRES

TEMPS

Plus que la pensée, c'est la contemplation qui guide sa main

SUITE DE LA PAGE D 1

C'est la prise de conscience de sa véritable mesure, de sa petitesse, croit-elle encore aujourd'hui, qui donne à l'homme sa grandeur et sa richesse. Et, dans ce livre, l'infiniment petit côtoie sans cesse l'infiniment grand.

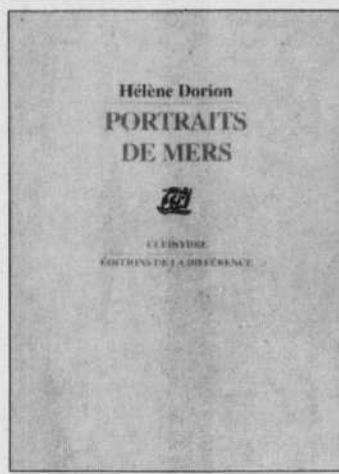
«Que touchera-t-on, plus haut, quelle âme résonne passé le bleu?», écrit-elle dans *Portraits de mers*. Car, plus que la pensée, c'est la contemplation qui guide sa main. C'est d'ailleurs ainsi que Dorion, qui a d'abord fait des études de philosophie, est passée de cette discipline à la littérature, il y a de cela environ 20 ans. «Mais il y a quand même eu des philosophes, comme Aristote, qui ont basé leur réflexion sur les sens», relève-t-elle.

Écrire de la poésie, croit-elle, est un acte de résistance. «C'est proposer autre chose, un autre rapport au monde, à soi-même ou à l'autre. C'est explorer.» Et la poésie demande aussi, de la part du lecteur, de la lenteur, de la disponibilité, toutes choses en porte-faux par rapport au monde moderne.

Le passage de la quarantaine

Hélène Dorion publie de la poésie depuis le début des années 80. *Portraits de mers*, écrit entre 1996 et 1999, aura été pour elle le livre du passage de la quarantaine. C'est un livre qui souligne le passage du temps. Le départ d'un rivage pour en aborder un autre, naviguant dans l'inconnu. «Le temps soulève la pesée des jours [...] tu retournes le sable des ombres / et se renverse la splendeur», écrit-elle.

«Pour moi, la poésie, c'est aussi une façon d'accroître sa présence au monde en intensité», dit-elle. Elle



est aussi expérience de vie. «Il s'agit d'apprendre à vivre.» Grande et exigeante lectrice, Hélène Dorion plonge aux sources de la civilisation, pratique les philosophes présocratiques, qui nommaient et classaient les éléments fondamentaux, et cite dans son livre des passages clés de l'histoire de la pensée. «À partir de ce qui est parfait, rien ne devient», écrit-elle, citant un adage alchimique. La vie est entreprise de transformation.

Ses poèmes, petits édifices de mots, mûrissent dans sa tête avant de prendre forme. La mer, qu'elle a beaucoup fréquentée dans sa jeunesse alors qu'elle passait ses étés sur la côte américaine, y joue un rôle fondamental. Elle a d'ailleurs écrit ce livre en grande partie sur une île, au large des côtes de la Floride, dans l'océan Atlantique. Surgis de son esprit, les poèmes prennent ensuite le chemin de la publication, souvent aussi, d'un même élan, celui de la traduction.

Plusieurs recueils d'Hélène Dorion sont en effet traduits en cata-

lan (*Portraits de mers* est sorti à Barcelone en mai dernier), en espagnol, en allemand, en roumain et en anglais. Au fil de ses publications, la poétesse est appelée à voyager dans le monde. Dans le regard des uns, elle a vu le reflet de la douleur de la guerre. Dans le regard des autres, elle a vu l'admiration. Car la poésie est écoute de soi-même et du monde extérieur. «On entre dans un lieu de soi qui ralentit le mouvement», dit-elle. Car écrire, si c'est une expérience de transformation, demande aussi de l'immobilité.

Pour Hélène Dorion, la traduction de la poésie est une expérience exaltante. Mais la traduction, bien sûr, ne peut pas rendre la sonorité première de la langue d'origine. «Un mot en appelle un autre, par le sens mais aussi par le son. Je suis souvent surprise par la sonorité des mots», dit-elle. Traduite, l'œuvre prend un autre chemin, et il faut faire confiance au poète et au traducteur. Écrire de la poésie est pour elle une expérience personnelle, mais aussi de partage. «C'est comme mettre la table, publier et dire: viens manger avec moi.»

Qu'importe que la poésie, de façon générale, ne soit pas lue par un très grand nombre. Mais donnez au poème un seul lecteur, et le poète vit une expérience extraordinaire. Pour lire de la poésie, «il faut vouloir se laisser toucher, approcher, questionner, ébranler. Il faut vouloir ralentir, quand on sait que tout est vite, il faut vouloir écouter». Un voyage vers soi qui peut mener loin.

PORTRAITS DE MER

Hélène Dorion
Éditions de la Différence
Paris, 2000, 128 pages

VIES

Pour les librairies d'occasion, le livre est plutôt un objet utile, offert à rabais

SUITE DE LA PAGE D 1

de trésor, rue Ontario. Pour les librairies d'occasion, le livre est plutôt un objet utile, offert à rabais. «Je rends un service en offrant des livres», dit Félix-Ambroise Caron, qui tient depuis cinq ans la librairie Caron, rue Saint-Denis, près de l'UQAM. C'est son père, René-Léon qui, en 1966, a fondé cet établissement qui a longtemps eu pignon sur rue, rue Sainte-Catherine. Depuis, ses deux fils se sont partagé le commerce, René-Ambroise tenant la librairie rue Saint-Denis et son frère, Jean-François, un commerce de livres du patrimoine par catalogue.

«Dans la société actuelle, le livre et le lecteur ont plus d'occasions que jamais de se rencontrer», croit Félix-Ambroise. Internet offre d'ailleurs un annuaire électronique international des librairies d'occasion à l'adresse www.livre-rare-book.com/anninter/.

Selon Félix-Ambroise Caron, les livres sont faits pour être lus. Ils ont pour mission de trouver la personne qui veut lire. Un livre qui s'empoussiérait, reposant sur des tablettes mais jamais consulté, trahit cette mission.

Or, dans ce quartier commercial où, au fil des ans, ont poussé, aux côtés de l'université, les restaurants et les bars, il est difficile de maintenir une clientèle stable d'acheteurs et de vendeurs. L'université, si elle apporte des lecteurs, ne favorise pas une clientèle d'habités.

Avec pour conséquence que «si un livre est au programme une année, que je vends tous mes exemplaires et que personne ne me les revend l'année suivante, je n'en ai plus



ILLUSTRATION CHRISTIAN TIFFET

pour affronter l'année suivante», ajoute Félix-Ambroise Caron.

L'homme comprend pourtant ceux qui gardent jalousement leurs livres déjà lus à la maison. Vendre ses livres, dit-il, c'est «comme un suicide intellectuel». En garnissant les étagères de la librairie d'occasion, le livre perd l'identité de son lecteur, il redevient anonyme. Et il ne retrouve pas non plus la place que lui avait réservée l'ancien propriétaire dans

sa bibliothèque privée, qui fait la collection de ses penchants.

D'ailleurs, les acheteurs privilégiés du livre en apparence neuf, qu'ils pourront plus aisément s'approprier, sur lequel ils pourront laisser leur marque. Mais les libraires ne s'empêchent pas pour autant d'acheter des livres dans lesquels on a écrit. «Il ne faut pas avoir peur du livre, l'idéaliser au point de ne pas vouloir écrire dedans», croit Félix-Ambroise Caron.

Le prix des livres, et le fait aussi que les nouveautés ne demeurent pas en librairie très longtemps, fait des librairies d'occasion une nécessité. Leurs fonds de classiques sont d'ailleurs plus fournis que ceux des librairies de livres neufs.

«L'autre jour, il y a quelqu'un qui m'a acheté du Paul Bourget, ravi, en disant: "Vous êtes le seul qui le tenez." Je n'étais pas étonné. Quel libraire aurait gardé, comme je l'ai fait, ce titre sur ses rayons depuis 1983?» Au terme de combien de vies les livres sont-ils donc condamnés à mourir?

À L'ESSENTIEL

La philosophie dans le boudoir

HISTOIRE D'IDÉES – À L'USAGE DES CÉGÉPIENS ET AUTRES APPRENTIS DE TOUT POIL, JEUNES OU VIEUX
Laurent-Michel Vacher
Liber
Montréal, 2000 (deuxième édition), 258 pages

Mieux encore, tout au long du parcours, Vacher interrompt avec tact l'avancée de son lecteur afin de lui prodiguer des conseils orthographiques et grammaticaux toujours pertinents, de même que pour préciser la définition de certains mots importants.

Dans un jugement à l'emporte-pièce qui ne fera pas l'unanimité, le philosophe règle un peu vite le cas de la philosophie contemporaine: «D'ailleurs, je suis de ceux qui croient que la philosophie, dans l'ensemble, a connu au vingtième siècle un enlèvement fatal qu'elle mérite à peine qu'on s'y intéresse — à moins d'être un professionnel de la chose.»

Il reconnaît néanmoins, pour cette période, l'importance des «grandes idéologies sociopolitiques», et la troisième et dernière partie de son histoire leur est consacrée. Adoptant la forme originale du plaidoyer-pastiche, Vacher parvient à résumer avec efficacité les idéaux qui animent le nationalisme, le féminisme, le conservatisme, l'écologisme, le fascisme, l'anarchisme, le libéralisme et le socialisme.

Comment recevoir ce livre? J'ai un indice à vous suggérer: je l'ai fait lire à plusieurs de mes amis profanes et ils ont adoré; mes amis philosophes ont plutôt rechigné. Ce sont les premiers qui ont eu raison.

Louis Cornélius

PRÉCISION

Écritures intimes

Samedi dernier, le 9 septembre, paraissait dans ces pages un article intitulé «Dans l'imaginaire québécois», portant sur les «écritures intimes» (lettres de personnages connus, mémoires, journaux intimes, correspondances, souvenirs, etc.) auxquelles s'inté-

ressent Manon Brunet et son équipe de chercheurs, qui ont mis sur pied un centre d'études sur ce sujet à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Toutes les personnes qui désiraient donner accès à des documents de ce genre à Mme Brunet peuvent téléphoner au (819) 295-1112. Télécopieur: (819) 376-5173.

GROUPE Renaud-Bray

Palmarès hebdomadaire
Ventes du 6 au 12 septembre 2000

1 JEUNESSE	Harry Potter : volumes 1, 2 et 3	39	J.-K. Rowling	Gallimard
2 DICTION.	Le Petit Larousse illustré 2001	8	Collectif	Larousse
3 PSYCHO.	Les cinq blessures qui empêchent d'être soi-même	4	Lise Bourbeau	E.T.C.
4 NUTRITION	Quatre groupes sanguins, quatre régimes	49	P. J. D'Adamo	du Roseau
5 DICTION.	Le Nouveau Petit Robert I	9	Collectif	Le Robert
6 SPIRITU.	L'art du bonheur ♥	80	Dalaï-Lama	R. Laffont
7 ROMAN	Fille du destin ♥	15	Isabel Allende	Grasset
8 JEUNESSE	100 comptines (Livre & DC) ♥	53	Henriette Major	Fides
9 PSYCHO.	À chacun sa mission	42	Monbourquette	Novalis
10 ROMAN	Et si c'était vrai...	34	Marc Lévy	R. Laffont
11 SEXUALITÉ	Le pénis illustré ♥	25	Joseph Cohen	Könemann
12 PSYCHO.	La guérison du cœur	32	Guy Corneau	L'Homme
13 ESSAI	Éloge de la fragilité	2	Pierre Bertrand	Liber
14 POLAR	Soins intensifs ♥	15	C. Brouillet	courte échelle
15 POLAR	Prisonniers du temps	15	M. Crichton	R. Laffont
16 ROMAN	Véronika décide de mourir	23	Paulo Coelho	Anne Carrière
17 CUISINE	Les pinardises : recettes & propos culinaires ♥	304	Daniel Pinard	Boréal
18 PSYCHO.	Les manipulateurs sont parmi nous ♥	150	I. Nazare-Aga	L'Homme
19 ROMAN	Harry Potter and the Goblet of Fire	10	J.-K. Rowling	Bloomsbury
20 POÉSIE O.	Erreur d'impression	13	Daniel Bélangier	coronet liv
21 CUISINE	Sushis faciles	15	Collectif	Marabout
22 B.D.	Le petit Spirou n° 9 - C'est pas de ton âge!	13	Tome & Janry	Dupuis
23 POLAR	Avant de te dire adieu	15	M. Higgins Clark	Albin Michel
24 ROMAN	Soie ♥	190	A. Baricco	Albin Michel
25 ROMAN	City	17	A. Baricco	Albin Michel
26 ROMAN	Le périple de Baldassare ♥	17	Amin Maalouf	Grasset
27 FLORE	250 champignons du Québec & de l'Est du Canada	13	M. Thibault	Trécarré
28 POLAR	La ville de glace ♥	29	John Farrow	Grasset
29 SPIRITU.	Pratiques de vie	4	Neale D. Walsh	Ariane
30 PSYCHO.	Les hommes viennent de Mars, les femmes de Vénus ♥	340	John Gray	Logiques
31 ROMAN	La pierre de lumière, tome 2 - La femme sage ♥	5	Christian Jacq	XO éditeur
32 ROMAN	Carnets de naufrage ♥	28	G. Vigneault	Boréal
33 ROMAN O.	L'autruche céleste	30	Iléana Dočlin	Flammarion Q.
34 SPIRITU.	Conversations avec Dieu T. 1 ♥	178	Neale D. Walsh	Ariane
35 ROMAN	Un parfum de cèdre ♥	52	A.-M. Macdonald	Flammarion Q.
36 SPIRITU.	Le grand livre du Feng Shui	47	Gill Hale	Manise
37 PSYCHO.	101 choses que vous savez déjà, mais...	3	Ernie J. Zellinski	Stanké
38 HORREUR	Hannibal ♥	34	Thomas Harris	Albin Michel
39 BIOGRAPH.	Le ruisseau des singes ♥	14	Jean-C. Brialy	R. Laffont
40 ROMAN	Bridget Jones : l'âge de raison	13	Helen Fielding	Albin Michel

Livres -format poche

1 ROMAN	Geisha ♥	18	Arthur Golden	Livre de poche
2 ROMAN	L'alchimiste	238	Paulo Coelho	J'ai lu
3 SPIRITU.	Conversations avec Dieu, tome 1 ♥	11	Neale D. Walsh	J'ai lu
4 ROMAN	Le journal de Bridget Jones ♥	13	Helen Fielding	J'ai lu
5 DICTION.	Le Larousse de poche 2001	11	Collectif	Larousse

♥ : Coups de cœur RB ; 1ère semaine sur notre liste

NOMBRE DE SEMAINES DEPUIS LEUR PARUTION

Pour commander à distance : (514) 342-2815
www.renaud-bray.com

www.generation.net.com
Tel: (514) 597-1666

Triptyque

My Lan To
Cahier d'été
recit, 93 p., 17 \$

En vacances au chalet familial, un adolescent solitaire et rêveur entreprend un grand projet d'écriture. Au fil des pages, au rythme lent de l'été qui passe, il expose son univers de contradictions, ses humeurs extrêmes souvent changeantes, sa sensualité confuse et étouffée.

Un récit intimiste et une très belle écriture, sobre et authentique.

nouvelles

Révolutions

Luc Asselin

Ces nouvelles forment une mosaïque incitant à la réflexion sur le thème fondamental qui doit présider à toute pensée révolutionnaire, celui de l'opposition entre les libertés individuelles et les intérêts plus larges de la communauté.

Photo: Nicolas Roy Cloutière

LANCÔT ÉDITEUR

LIBER

Vivre la citoyenneté
Identité, appartenance et participation
sous la direction de
Yves Boisvert, Jacques Hamel, Marc Molgat

collaborateurs
Claude Bariteau
Jacques Beauchemin
Yolande Cohen
Jules Duchastel
Jean-Herman Guay
Jacques Hamel
Denise Helly
Thierry Hentsch
Vivian Labrie
André Lacroix
Jocelyne Lamoureux
Carole Lévesque
Marc Molgat
Nicolas van Schendel
Daniel Weinstock

Vivre la citoyenneté
Identité, appartenance et participation

192 pages, 23 dollars
en librairie dès le 20 septembre

Les 21 et 22 septembre se tiendra à Québec le Forum national sur la citoyenneté et l'intégration sous l'égide du ministère des Relations avec les citoyens et de l'Immigration

LIVRES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Les brouillages de l'autoportrait

COURIR À SA PERTE
Gilles Archambault
Boréal
Montréal, 2000, 198 pages

Si on a lu quelques-uns des romans ou des recueils de nouvelles de Gilles Archambault, on aura pris l'habitude — qui n'a rien de détestable — d'entendre ces personnages d'hommes timides, velléitaires, plutôt jeunes dans les premières œuvres et vieillissants dans les plus récentes; conscients quoique sans ambition, sociaux plutôt que misanthropes, ils ont réussi leur carrière — de professeur, de photographe, d'écrivain — et mènent une vie confortable. Au moment où ils entreprennent de se raconter, ils sont déjà retranchés, depuis longtemps pour certains, dans un à-quoi-bon généralisé. L'amour au présent leur paraît impossible; s'ils l'ont connu, il ne sera plus qu'un mauvais souvenir ou un âge d'or révolu. Devant, il y a la mort qu'annonce la vieillesse. Et pour l'heure, un présent sans éclat, vécu malaisément dans la résignation, le travail et l'examen de soi.

Le narrateur de *Courir à sa perte*, lui, est un simple serveur de restaurant. Il l'est devenu par hasard, voilà plus de 30 ans, après avoir tenté de devenir comédien, puis auteur de chansons. Jacques est fier de son métier, qu'il pratique avec beaucoup de savoir-faire et qui lui est devenu, au fil des ans, une raison de vivre. Il a 65 ans au début de son récit; il en aura cinq de plus à la fin. Il est en principe à la retraite, mais il continue d'« officier » au restaurant chaque fois qu'on l'appelle, ce qui arrive très régulièrement.

Il a toujours vécu seul, n'a ni femme ni enfants. Il va partager son logement avec un couple de

jeunes gens qu'il trouve sympathiques, mais cela ne durera pas. On le dirait sans passé tant il en parle peu, à l'exception notable d'une liaison, ancienne déjà, avec Mylène, une femme mariée, séduisante et capricieuse, dont il aura été pendant quelques années l'ami de service. S'est-elle jouée de lui? Un jour, elle a rompu, lui assurant qu'elle était redevenue amoureuse de son mari. Et elle est morte quelques années plus tard. Ce fut là le grand amour de la vie de Jacques, du moins il arrive à s'en persuader à force de se le rap-



Robert Chartrand

peler et de le raconter aux gens qui l'entourent. Ce rôle effacé, parfois souffrant, lui a convenu. Il aura connu cela: le bonheur où se mêlaient le désir, le renoncement, la jalousie et les querelles. Depuis, plus rien. La vie s'est arrêtée. Il lui reste le travail, l'agitation du quotidien, qui lui suffisent.

Ce solitaire qui se dit vieux et inintéressant est tout de même beaucoup sollicité. Par les patrons qui se succèdent à la tête du restaurant, par des voisins qui l'invitent, par un ancien camarade de collège qui vient le relancer. Et puis surtout, il y a Lucienne, la sœur de Mylène, qu'il connaît depuis l'époque de sa liaison et qu'il revoit de temps à autre. Elle va même lui proposer une cohabitation en tout bien tout honneur. S'il accepte, va-t-il courir à sa perte plus vite encore qu'il ne le faisait jusque-là? Le partage du quotidien, la promiscuité avec cette femme encore belle à soixante ans, intelligente, enjouée, en sera-t-il capable?

Pétri de contradictions

C'est un étrange personnage que ce Jacques, habité par des contradictions et des paradoxes qu'il semble cultiver comme si c'était chez lui une seconde nature. Il se dénigre abondamment mais ne supporte pas le moindre soupçon de mépris chez les autres. Il se

dit un petit vieux et s'amuse à en remonter aux jeunots du restaurant. Il n'y a pas plus ennuyeux que lui alors qu'on lui assure qu'il est d'agréable compagnie. Sa vie? Une longue suite d'épisodes mornes; et pourtant, on va en faire un reportage qui paraît dans une revue. Il a honte de son corps qui s'affaisse alors que des jeunes filles le trouvent beau. Le ratage de sa vie fascine un ami de jeunesse qui, lui, pourtant, a réussi la sienne. On l'estime, cet homme, on l'aime même de toutes parts. En fait, il n'y a que lui qui ne soit pas d'accord...

Sa langue même ne laisse pas d'intriguer. Il se dit ni instruit ni cultivé. On sait cependant qu'il a étudié au collège Sainte-Marie, qu'il lit. Mais qu'il a très peu voyagé. Or il emploie, lorsqu'il se raconte — est-il en train d'écrire? —, des mots et des locutions tout ce qu'il y a de plus franco-français: on croise ainsi des «fesse-mathieux», une «gouape», une «mijaurée» ou un «zig». Lucienne elle-même lui lance soudain un «magne-toi» bien hexagonal. Curieux lexique dans la bouche ou sous la plume d'un personnage qui, pour autant que l'on sache, est québécois. Mais pourquoi s'en formaliser, puisque ni lui ni son entourage ne le font? Acceptons Jacques tel qu'il est, en amoureux «naturel» de la France: de sa restauration et de sa langue du cru... Là-dessus, il ressemblerait à un autre personnage d'Archambault, le romancier Mathieu Robin dans *Les Maladresses du cœur*, dont les livres étaient jugés trop «français».

L'autoportrait du personnage de *Courir à sa perte* se brouille davantage encore. Cet homme a beau dire qu'il ne sait rien, qu'il n'a rien appris de ce qu'il a vécu, qu'il a «survécu par manque d'ambition», il se révèle le plus souvent fin psychologue. Et on constatera que, même s'il ne tient pas mordicus à avoir raison, il n'a pas souvent tort.

Pourquoi, par ailleurs, se met-il dans tous ses états à la vue d'un habitué du restaurant, un professeur d'université proche de gens influents et qui s'offre la compagnie de toutes jeunes filles? Celui qu'il traite de «gros lard» et de «faux jeunot» ne lui a pourtant rien fait. L'enverrait-il, en quelque sorte?

Ce personnage qui ne s'aime pas a le réflexe de tout ramener à sa petite personne: du désarroi d'une jeune fille enceinte qui veut se faire avorter à l'annonce de la mort d'un ancien patron en passant par les affaires de cœur et de couples que lui confient les autres, si bien que ce roman aurait pu s'intituler «Parlons de moi», si Gilles Archambault ne l'avait déjà fait pour un autre roman il y a quelques années!

Parlant de soi ou du vaste monde, on ne parle jamais que de soi, en somme. C'est peut-être ce qu'essaie de dire ce sexagénaire qui, pour la modestie, ne craint personne, au lecteur qu'il prend pour confident.

robert.chartrand5
@sympatico.ca

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Un homme au pays des Incas

Une histoire de rencontres

LE VOL DU CONDOR
Roger Blay
Lancôt Éditeur
Montréal, 2000, 208 pages

BENNY VIGNEAULT

«Une seule expérience absolue, à propos de n'importe quoi, et vous faites, à vos propres yeux, figure de survivant», écrivait Cioran dans *De l'inconvénient d'être né*. Ainsi, comment l'homme désespéré peut-il arriver à désamorcer la crise qui risque de le perdre et survivre? S'éloigner, prendre de la distance, partir en voyage. Or cette expérience salvatrice, c'est du côté de l'Amérique latine que la cherchera Julien, le narrateur du premier roman de Roger Blay, *Le Vol du condor*.

Séparé depuis plus d'un an d'avec sa femme, Julien lui confie leur petite fille de cinq ans et se lance corps et âme dans un périple au cœur de la cordillère des Andes, en Bolivie puis au Pérou. «J'ai fui l'Amérique du Nord pour me retrouver. [...] À quarante ans, j'ai éprouvé l'envie irrationnelle de toucher aux fantômes d'une conquête dans le sang de laquelle, écrira-t-il, deux cents conquistadores ont massacré des milliers d'Indios par soif immodérée de l'or.»

Tout l'intérêt de ce roman, écrit sous forme de récit de voyage, réside dans la découverte à laquelle il nous convie d'un peuple encore bien vivant, porteur de son passé, profondément influencé par une histoire, des croyances et des coutumes dont les racines prennent naissance à une autre époque. À travers le récit de ses aventures, on comprendra avec Julien que sa destinée est étrangement liée à celle de l'Amérique du Sud, à sa terre, la Pacha Mama, et à ses habitants, les Indios et les Indias, descendants des Incas, majoritaires dans un pays qui les ignore pourtant.

Dès son arrivée à La Paz, Julien apprendra d'une vieille voyante indios qu'il souffre de ce qu'eux appellent le *mal del viento*. Cette paralysie progressive aura l'heureux effet, s'il en est, de lui attirer la sympathie de la population autochtone partout où il se rendra. Au fil de son voyage, Julien aura droit à autant de types de soins qu'il rencontrera de *curanderos*: médecines douces, soins par les pierres curatives, par les chakras ou par le crâne de cristal, lavement au café, acupuncture, etc. Bien qu'aucun de ces traitements ne réussisse vraiment à le guérir, ils ralentiront la progression de la maladie et l'aideront à poursuivre sa route.

Plus que le fruit d'une décision rationnelle, le voyage de Julien constitue la réponse à un appel. Saisi la nuit par des rêves symboliques, envahi le jour par des visions tantôt fantasmagiques, tan-

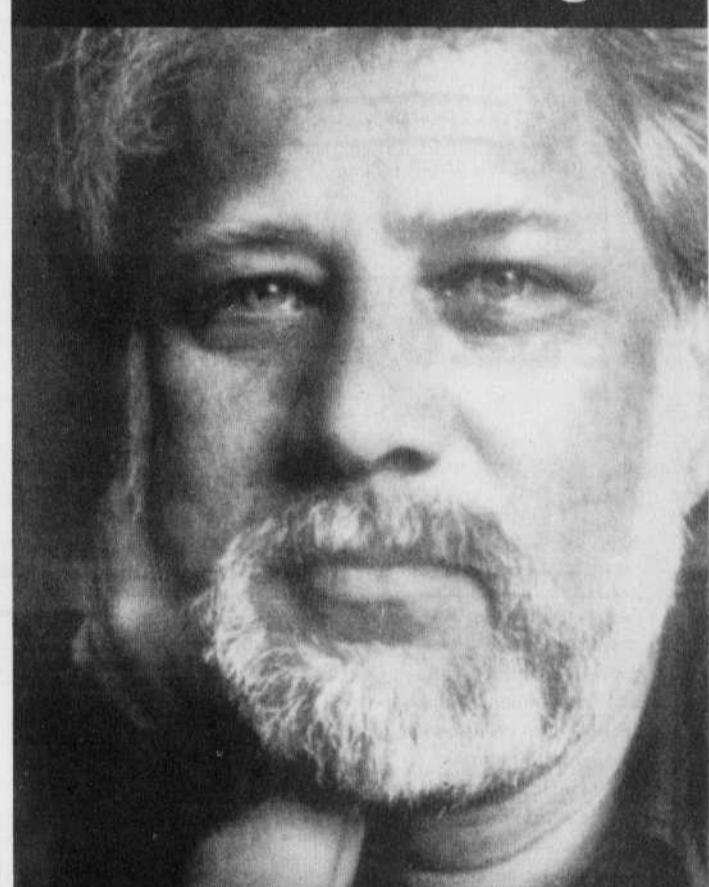
tôt annonciatrices, Julien est hautement «réceptif» à la vie spirituelle du pays qu'il parcourt et qu'il redécouvre, dirait-on, comme s'il rentrait chez lui. «*Jour les yeux, un peu gêné par cet autre assaut visionnaire. [...] Elle est certaine que j'ai déjà vécu ici, dans une autre vie. Elle est émue, comme si elle me reconnaissait pour un des siens...*» S'il est d'abord parti pour mettre du sens dans sa vie, l'homme verra sa quête existentielle prendre des allures de voyage initiatique. La Paz, Potosi, l'île de Taquile, Ollantaytambo, Cuzco, la cité de Machu Picchu, les temples de Q'enco d'Illapata et de Sacsaywaman: autant de lieux visités qui jalonnent son parcours en terre des Incas et qui donnent à ses pérégrinations des allures de pèlerinage.

Le Vol du condor est avant tout une histoire de rencontres. Sur sa route, le «pèlerin» croisera un certain nombre de femmes, comme autant de phares qui le guideront dans son périple, l'aideront à

se réconcilier avec l'amour et, surtout, le remettront sur le chemin de la connaissance de soi. Dès l'ouverture du roman, un rêve avait ouvert cette voie: «*Que signifie ce rêve, ce serpent, dieu du ventre de la Terre pour les Incas? L'oiseau cosmique avide d'une proie femelle à saisir est-il annonciateur de régénérescence?*»

De par l'atmosphère qui se dégage du roman, grâce à des personnages bien campés et à une multitude de détails qui rendent bien la couleur locale, on devine que Julien, et avec lui l'auteur, doit être amoureux de ce coin de pays malmené par l'histoire et riche de symboles. On accompagne volontiers le narrateur, plus pour la description de son voyage et de ses rencontres que pour sa quête spirituelle, quelque peu superficielle.

Homme de théâtre, comédien pour la télévision et le cinéma, Roger Blay propose, avec *Le Vol du condor*, un premier roman assez bien mené.

Après *Le Patient anglais*

MICHAEL ONDAATJE

«Absolument bouleversant [...]. Construit de façon magistrale [...].

Le livre incontournable de la rentrée.»

Danielle Laurin, *Cent titres*, Télé-Québec

«Le Fantôme d'Anil est un chef-d'œuvre. Je pèse mes mots.»

Frédéric Vitoux, *Le Nouvel Observateur*

«Du fond des sépulcres monte une musique sublime, un requiem qu'Ondaatje orchestre dans un récit violent, tellurique, désespéré et lumineux [...]. C'est superbe.»

André Clavel, *L'Express*

«Anil's Ghost is the most remarkable of the many remarkable novels Michael Ondaatje has written.» David Young, *The Globe and Mail*

LE FANTÔME D'ANIL

Roman
320 pages
27,95 \$

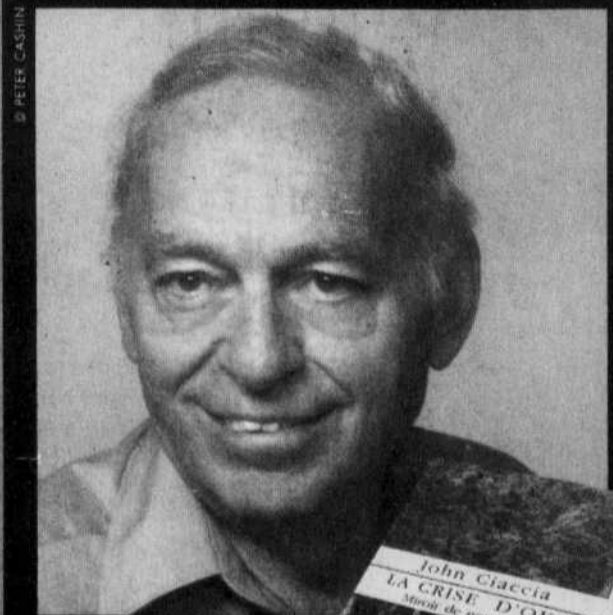


Boréal
Qui m'aime me lit

Gaspésie rebelle et insoumise
Sylvain Rivière

Sylvain Rivière raconte l'histoire d'un pays grand comme la Belgique, dans une langue d'une rare beauté puisée à la source même de ceux qui la parlent. Avec un humour mordant et des expressions admirablement senties.

LANCÔT
ÉDITEUR

LA CRISE D'OKA
Miroir de notre âme
John Ciaccia

«Un récit qu'on lit comme un roman, autobiographique certes, mais un regard perspicace qui fait de *La Crise d'Oka* une lecture nécessaire. [...] sa réflexion dépasse largement la crise d'Oka, les rapports de l'immigrant à l'autochtone, et pose une question de fond, celle des injustices de l'histoire.»

Osee Kanga, *ICF*

LEMÉAC

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

À la défense des hommes

La Politique d'intervention en matière de violence conjugale aurait fait des hommes les parias d'une justice en proie au «délire institutionnel»

COUPABLE D'ÊTRE UN HOMME

VIOLENCE CONJUGALE
ET DÉLIRE INSTITUTIONNELGeorges Dupuy
VLB
Montréal, 2000, 192 pages

L'appareil policier et judiciaire mis en place afin de prévenir et de combattre la violence conjugale envers les femmes a engendré un effet pervers: désormais présumés coupables, les hommes mis en cause dans ce genre de dossier subissent un «véritable terrorisme judiciaire fondé sur le sexisme». «Véritable complot contre les hommes», la nouvelle Politique d'intervention en matière de violence conjugale, instaurée en 1987, a fait des hommes les parias d'une justice en proie au «délire institutionnel».

Originale et effrayante, la thèse défendue par Georges Dupuy dans *Coupable d'être un homme ébranlé nos certitudes* et nous oblige à considérer d'un autre angle un phénomène particulièrement dramatique. La violence faite aux femmes répugne et l'idée qu'il faille l'enrayer fait consensus. Mais faut-il, pour cela, priver l'autre face de l'humanité de ses droits et s'adonner à une discrimination systémique sous prétexte que la prévention du pire l'exige? Faut-il sacrifier des innocents pour ne pas rater les coupables? C'est en tout cas, selon Georges Dupuy, cette caricature de justice que les justes québécoises et canadiennes ont choisie comme modèle, sur la base «d'une idéologie qui veut faire croire que le couple "femme victime-homme violent" est la seule réalité possible».

Membre actif de divers groupes de défense des droits des hommes et se présentant lui-même comme une victime de ce complot auquel participeraient les forces policières, les acteurs du système judiciai-

re, un certain féminisme et les médias, Dupuy prend maintenant la plume parce qu'il demeure convaincu que le fait de «médialiser les attitudes et les actions sexistes du système judiciaire à l'égard des hommes [...] est peut-être la dernière chance qui reste aux hommes».

Etonnamment calme, amer mais sans agressivité, il défend son point de vue avec clarté et précision. Si le premier chapitre, dans lequel sont exposés les cas de «quelques victimes coupables», c'est-à-dire des histoires d'horreur vécues par des hommes que des femmes ont injustement accusés, apparaît assez faible dans l'ensemble (puisque, à part les cas d'Alain André, de Pierre Morin et de Guy Paul Morin, rapportés dans les médias, les autres demeurent invérifiables), force est néanmoins d'admettre que la suite questionne avec pertinence.

Un système défaillant

Est-il normal, demande Dupuy, qu'une simple allégation de la part d'une femme suffise à justifier l'arrestation, sans mandat et sans enquête, d'un homme qu'on menace au surplus d'emprisonnement s'il s'entête à vouloir parler à ses enfants?

Cette pénible étape ne constitue pourtant que le premier moment d'un dur calvaire, s'il faut se fier aux critiques acerbes formulées par Dupuy à l'endroit des «défaillances du système judiciaire»: juges qui évaluent la crédibilité des témoins selon les apparences, qui n'ont pas à justifier leurs décisions, qui appliquent de nouvelles catégories de crime floues et extensibles (le harcèlement criminel, par exemple, qui serait «fondé surtout sur la crainte qu'éprouve la supposée victime, que cette crainte soit justifiée ou non»); avocats de la défense qui ne plaident pas avec conviction dans ce genre de cause; déclaration écrite de la plaignante souvent non communiquée à l'accusé, ainsi privé de la possibilité d'une défense pleine et entière.

Au total, Dupuy s'en prend au parti pris et au sexisme des juges. Féminins, ils défendraient leur



Louis Cornélius

♦ ♦ ♦

GEORGES DUPUY
Coupable d'être un homme

«Violence conjugale» et délire institutionnel



groupe. Masculins, ils essaieraient, «en s'acharnant contre un homme en particulier, de se libérer d'un sentiment de culpabilité face à la violence dont ils sont eux-mêmes accusés en tant qu'hommes». Difficile à démontrer, cette dernière assertion indique assez bien le caractère radical des propos de Dupuy, mais elle ne convaincra pas grand-monde.

Comment ces hommes, même innocents mais

accusés, peuvent-ils espérer s'en sortir dans ces conditions quand, en plus, c'est toute une vague de fond idéologique qui pèse contre eux? À la suite de Roch Côté dans son célèbre *Manifeste d'un salaud*, Dupuy s'en prend aux études fortement subventionnées qui entretiennent l'alarmisme au sujet de la violence faite aux femmes. Il met au jour avec habileté leur méthodologie contestable (questions biaisées, définition abusive du concept de violence, échantillon non représentatif et «généralisation des résultats à l'ensemble de la population des femmes»), mais sa stratégie, qui consiste à mettre les statistiques concernant le suicide des hommes dans la balance, apparaît fragile et elle sera sûrement contestée. Ramenés sur une base annuelle, les chiffres de Statistique Canada pour 1974-92 «donnent une moyenne de 76 femmes et de 24 hommes tués chaque année par leur conjoint». Mais attention, ajoutez-il, 800 femmes se suicident chaque année pour 3000 hommes. Et alors? «Il suffirait qu'une infime proportion de ces hommes en soient venus à se suicider après avoir été privés sans raison valable de leurs enfants et de leur maison, ou après avoir été emprisonnés sans motif, pour qu'il soit nécessaire de reconsidérer le déséquilibre apparent entre les 76 femmes et les 24 hommes tués par leur conjoint.» Un pas qu'il franchit.

Pour tout dire, il faudrait aussi parler de plusieurs épiphénomènes (dont le biais anti-hommes des médias) pointés et dénoncés par un Dupuy qui exagère par moments. Mais puisqu'il faut conclure, on le fera avec la délicatesse que le sujet impose. Troublant et bien documenté, cet essai, malgré un parti pris évident à mettre sur le compte de l'émotivité, mérite un débat civilisé et honnête. Personne, c'est entendu, ne veut disculper les coupables, et on connaît les ravages d'un certain attentisme en ces matières. Les innocents, on ne le dira jamais assez, ont droit à la protection. S'il n'insiste pas assez là-dessus, Dupuy ne dit pas le contraire. Il ne tient qu'à parfaire le mot d'ordre: les innocents ont droit à la justice.

louiscornelius@parroinfo.net

La critique des petits, la critique des grands



SIGNETS

Marie-Andrée
Lamontagne
Le Devoir

Comme le veut l'expression consacrée, on ne présente pas Margaret Atwood, pas au Canada anglais du moins. Roman, poésie, essai: son œuvre ne «tâte» pas de tous les genres, pour reprendre une autre formule de la critique, elle en use; certes avec un bonheur inégal, mais aussi avec un appétit et une détermination qui sont la marque d'un écrivain ayant très tôt décidé de faire profession d'écrire. Reprocherait-on à Balzac d'être à la fois l'auteur de *Maître Cornélius* et d'*Illusions perdues*? Plus maintenant. Quel que soit

l'accueil que ses lecteurs contemporains aient pu lui réserver, l'œuvre de Balzac, ce que lui-même est devenu pour l'histoire littéraire dépassant infiniment les aléas de sa réception, dont la critique des plumeurs de l'époque n'est plus qu'un accident. Ce qui n'empêche pas le tri dans cette œuvre, mais le crédit accordé à l'écrivain par le temps devient la prémisse de toute discussion, même (et surtout) au moment de déboulonner les statues.

Cela s'appelle être un classique. À défaut d'être une assurance, la mort est en règle générale un préalable. Il en est ainsi du moins dans les littératures dotées d'une longue tradition. Les autres, à l'impatience toute juvénile, croient souvent ne pas pouvoir attendre.

Margaret Atwood serait-elle déjà un classique de la littérature canadienne-anglaise? C'est aller trop vite en besogne. Il n'empêche que par son œuvre, son rayonnement dans le monde anglo-saxon, sa contribution à l'émergence d'une littérature canadienne-anglaise propre et à la

mise en place de structures chargées d'en assurer l'expression, Margaret Atwood est devenue une figure de proue de cette littérature, son «icon», comme on dit en anglais. Est-elle un grand écrivain pour autant? Elle est du moins un écrivain qui compte, tant il est vrai qu'on n'échappe pas aux catégories. Ni à la critique, quelle que soit celle où l'on vous aura rangée.

L'icône publie cet automne *The Blind Assassin* (McLelland and Stewart, pour l'édition canadienne). Ce serait l'histoire d'un adultère dans l'Ontario des années 30. Un roman dans le roman qui ferait la chronique des Chase, une famille d'industriels dont les femmes subiraient une triple oppression de classe, de sexe et de milieu. À quoi s'ajouterait la touche de bizarre et de fantastique chère à l'auteur de *La Servante écarlate*. On aura compris qu'une lecture encore à faire explique l'emploi de ce conditionnel prudent.

Entre autres signes, l'importance d'un écrivain aux yeux de ses contemporains se mesure à l'em-

pressement que met la critique à rendre compte de ses ouvrages au moment de leur parution. Les exemplaires de *The Blind Assassin* venaient à peine d'arriver sur les étagères des librairies que *The Globe and Mail* et *The New York Times* y allaient d'un compte rendu critique dans leurs suppléments littéraires respectifs des 2 et 3 septembre, avec des résultats on ne peut plus contrastés.

Deux livres

Dans le quotidien de Toronto, Marina Wermer, sans verser pour autant dans le dithyrambe, reconnaît au roman des qualités qui en font un «autre jalon important dans l'œuvre d'une romancière dont l'envergure et la maîtrise ne cessent de croître de façon remarquable». De New York, Thomas Mallon lit un autre livre: «Sa construction par strates aura beau faire, ce roman se révèle aussi plat qu'une crêpe.» L'article réserve le coup de grâce pour la fin: «Contrairement à ce qui se passe dans la vie, écrire donne la possibilité de réviser ou de renoncer à mener l'entreprise à terme.

C'est sans doute ce qu'il aurait fallu faire ici.»

L'Américain John Gardner, romancier et critique, l'avait dit: la critique est un sport sain, pourvu qu'il soit pratiqué selon les règles. Qu'elle encense ou qu'elle frappe, la critique trahit d'abord celui qui la fait. Dans les deux cas, les auteurs des recensions étaient eux-mêmes écrivains. La première est présentée comme une romancière anglaise doublée d'une universitaire. Le second, comme l'auteur de plusieurs romans historiques et d'essais. Issue du sérail, cette forme de critique est souvent la plus intéressante à lire — pour le style, pour la connaissance de l'intérieur du processus créateur qu'elle suppose. Son revers: elle est plus subjective que celle des critiques patentés, qui ne l'est jamais; elle est vulnérable, davantage sujette aux présupposés esthétiques, renvois d'ascenseur, copinage, inimitiés, trafic d'influences et autres règlements de comptes. Et en ces matières, la proximité géographique joue certainement un rôle.

C'est peut-être ce dernier point qui aura emporté dans les protestations nationalistes qui se seraient fait entendre à Toronto dans la semaine ayant suivi la parution de l'article iconoclaste. L'éreintement d'Atwood devenait pour certains une façon toute Yankee de rabattre le cacquet à un écrivain canadien susceptible de faire de l'ombre à ses vis-à-vis américains. Il aura fallu la ferme

mise au point du rédacteur en chef du *NYT Review of Books*, Charles McGrath, pour calmer le jeu avec une évidence: paranoïa, a-t-il déclaré, en rappelant que la même édition du supplément littéraire recensait de façon positive les romans des Canadiens Matt Cohen et Catherine Bush.

Paranoïa. Au Québec, on est encore loin des méthodes affichées par la critique littéraire parisienne, qui fait souvent de l'éloge et de l'assassinat les instruments d'une posture sociale, la ligne de démarcation du camp d'où l'on a choisi de faire porter les coups. À en juger par le feuilleton de nos rapports littéraires avec la France, on est plus près ici des poussées de fièvre paranoïaque que révèle l'épisode Atwood que du pugilat. Mais cette façon de poser le problème n'est-elle pas elle-même trop réductrice? Comme s'il fallait choisir entre le cynisme et le repli complaisant. Comme s'il ne fallait pas surtout rappeler cette autre évidence: que la critique la mieux tournée ne viendra jamais à la cheville du plus mauvais roman, du poème le plus détestable. La première, malgré ses bons mots, sa férocité, même salutaire, ou son brio, sera oubliée demain. Le second, quel que soit le sort que lui réserve l'histoire littéraire, n'empêche pas son auteur, ambitieux, vaniteux, maladroit, naïf, roué, tout ce qu'on voudra, d'avoir pris le risque prométhéen de la création.

DES NOUVELLES DE LA MAISON BLEUE
Hella S. Haasse

Un roman qui nous transporte dans ce temps qui n'en finit plus de passer pour tous [...] et de passer si rapidement qu'on a à peine à se souvenir de ce qu'on a réellement vécu ou imaginé vivre [...], ce qui a déterminé nos choix alors qu'on était si petits, si peu expérimentés, si vulnérables.

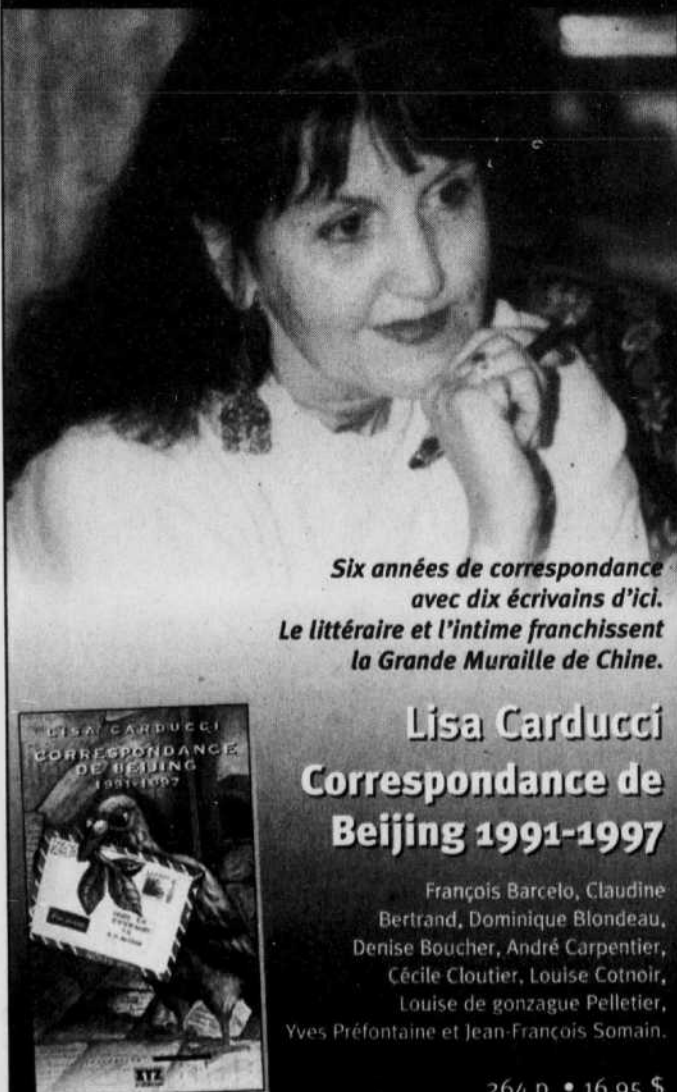
Anne Morency, *Montréal Express*, SRC

Hella S. Haasse a toujours été fascinée par les lieux étranges et mystérieux. [...] À travers l'histoire d'une maison appelée à disparaître, l'écrivaine fait renaître le drame des personnes qui ont grandi ou qui ont vécu à proximité. Passé et présent s'y croisent, de même que les rêves et les déceptions qui font une vie. Plus que jamais, les lieux ont une âme chez Haasse.

Danielle Laurin, *File Québec*

ACTES SUD/LEMÉAC

Documents

XYZ
éditeur

Six années de correspondance avec dix écrivains d'ici. Le littéraire et l'intime franchissent la Grande Muraille de Chine.

Lisa Carducci
Correspondance de
Beijing 1991-1997

François Barcelo, Claudine Bertrand, Dominique Blondeau, Denise Boucher, André Carpentier, Cécile Cloutier, Louise Cotnoir, Louise de Gonzague Pelletier, Yves Préfontaine et Jean-François Somain.

264 p. • 16,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525-21-70 • Télécopieur: (514) 525-75-37
Courriel: xyzed@smilink.net

Le magazine littéraire de Télé-Québec
Animé par Danielle Laurin

Vendredi 19h30 • Rediffusions: dimanche 13h30 et lundi 13h30

Cette semaine à CENT TITRES

DIMANCHE, 13 h 30, Danielle Laurin rencontre Bruno Hébert, auteur d'un deuxième roman très attendu: *Alice court avec René*

D. Kimm a lu *Un petit bleu bourgogne* de Sylvain Houde et Yvon Lachance, le nouveau roman d'Ahmadou Kourouma, *Allah n'est pas obligé*.
Le livre de la semaine de Danielle Laurin: *Métaphysique des tubes*, d'Amélie Nothomb.

À Québec, Tony Tremblay nous fait découvrir les lieux qui ont inspiré les écrivains d'ici et d'ailleurs grâce à «La promenade des écrivains».

VENDREDI, 19 h 30, Danielle Laurin rencontre Michel Tremblay sur le lieu de tournage de son téléroman *Le cœur découvert*.



Télé-Québec
PD.COM
LE DEVOIR

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

L'homme, cette inconnue

QU'EST-CE QUE L'HOMME?
Luc Ferry et Jean-Didier Vincent
Odile Jacob
Paris, 2000, 302 pages

Le mot «homme» désigne «les individus mâles et femelles appartenant à l'espèce humaine». C'est Jean-Didier Vincent qui prend soin de le spécifier dans une note. Remercions-le. Voilà au moins une définition qui conviendra à tous. Car de réponse unanime, définitive, à la question éternelle «qu'est-ce que l'homme?» (Eternelle? Depuis qu'il y a l'homme... n'est-ce pas une de ses caractéristiques de se la poser?), on en cherchera en vain dans ce livre où sont exposées, en parallèle, deux visions très distinctes de l'homme.

Aujourd'hui, plusieurs facteurs font que cette question-titre revient nous hanter avec une acuité toute particulière. Dont plusieurs facteurs pouvant être réunis sous le chapeau de la «renaturalisation de l'homme».

On s'est toujours servi de la nature pour expliquer l'homme, pour fonder ses principes. Nos chartes fondatrices parlent de droits «naturels». D'autres transpositions ont été moins heureuses. Le darwinisme social, de triste mémoire, servit à justifier, au début du siècle, la stérilisation de milliers de femmes. Et l'on ne parlera pas du nazisme, qui est aussi, après tout, un naturalisme devenu fou.

Tout génétique

De nos jours, on invoque de nouveau la nature pour expliquer l'homme. Le livre *Qu'est-ce que l'homme?* s'en prend directement aux risques que comporte cette «renaturalisation». C'est, du reste, la seule convergence, ou presque, entre le philosophe (Ferry) et le biologiste (Vincent).

Risques? La tentation du tout génétique d'abord, c'est-à-dire de chercher à enraciner toutes les dimensions du comportement de l'homme dans ses gènes. L'autre tentation est de croire que l'on pourra bientôt fonder une éthique sur les découvertes génétiques. Risque dû à l'arrogance des chercheurs, oubliant que la science peut répondre au *comment* mais, comme le dit Luc Ferry, qu'elle n'a aucune compétence pour statuer sur le *pourquoi*. Le paléontologue Stephen J. Gould ne disait pas autre chose dans sa tentative, dont nous parlions récemment, de distinguer clairement entre religion et science. Sans oublier bien sûr que la philosophie s'occupe aussi des *pourquoi*.

Notons que la renaturalisation de l'homme, c'est aussi le produit des décennies de diverses formes d'écologie, entendu au sens large. Le retour à la terre, l'écoterrorisme, les «droits de l'homme appliqués aux grands singes», etc., tous ces courants ont pour fondement commun la volonté d'en finir avec une prétendue «séparation cartésienne» entre l'homme et la nature. Séparation qui allait de soi depuis les débuts de la modernité. Rappelons qu'en 1992, dans *Le Nouvel Ordre écologique*, Luc Ferry s'était élevé contre les tendances anti-humanistes de certains courants écologistes.

Aujourd'hui, le philosophe s'incline partiellement devant l'aspect scientifique et génétique de la renaturalisation. Il accepte par exemple la nécessité de revoir les questions de l'inné et de l'acquis à la lumière des découvertes scientifiques. Bien sûr, il ne sert à rien, dit-il, de s'obstiner à n'utiliser que de méthodes non chimiques, non biologiques (par exemple la psychanalyse) pour soigner des maladies qui ont des causes presque entièrement biogico-chimico-neurologiques (on pense aux mania-co-dépressifs). En revanche, insiste Ferry, il faut se méfier au plus haut point de tout matérialisme qui réduirait l'homme uniquement à ses cellules, ses synapses, sa matière grise. Cela recréerait de nouveaux corsets de déterminismes.

Ferry se révèle, ici encore, le défenseur fervent d'une vision humaniste moderne de l'être humain, cet être libre, indéterminé, qui, comme l'explique Rousseau — auquel il se réfère —, a le choix de se plier ou non aux diktats de la nature en lui. Alors

qu'un chat ou un pigeon seraient capables de se laisser mourir de faim devant un amas de nourriture qui pour aucun d'entre eux ne serait la sienne naturellement, l'homme, lui, a toujours le choix. Autrement dit, c'est l'homme, cette inconnue, cette variable indéfinie. Être doté du «libre arbitre». Bien sûr, rappelle Ferry, il y a des «situations» au sens sartrien du terme: sur certaines données biologiques ou historiques, «je ne puis rien», concède-t-il.

Devant le kantisme assuré de Ferry, Jean-Didier Vincent apparaît plus nuancé et ouvert au doute. L'auteur de *La Biologie des passions* refuse de jouer le rôle de l'idéologue du tout biologique. Toutefois, il déclare d'emblée que «l'homme est un animal». Alors que Ferry avait maintenu qu'il y a bel et bien un caractère propre de l'homme le distinguant radicalement des animaux: la liberté. Et le langage? Plusieurs animaux en possèdent, réplique Vincent. Le gros cerveau? Celui du bœuf n'est pas petit, mais ça ne fait pourtant pas de lui «un penseur exceptionnel», écrit-il. L'usage d'outils? Le singe en fabrique. Les rites funéraires? Chez certains pré-hommes, ça existait, paraît-il. Le genre humain n'est donc pas, dans la nature, une exception aussi incomparable que le «philosophisme» voudrait le croire, argue Vincent.

Pédagogique, *Qu'est-ce que l'homme?* s'avère un efficace état des lieux de chacune des disciplines. Il a toutefois les défauts des manuels: la juxtaposition d'idées et non leur confrontation (sauf dans un trop court échange de lettres, à la fin du livre). Un certain oubli du présent, aussi, fait qu'on y néglige cette question grave du dépassement possible de l'*Homo sapiens sapiens*, l'avènement possible du surhomme, du post-humain.

La question du propre de l'homme n'est pas simple à trancher. Reste que celui-ci est le seul à avoir développé les moyens de poursuivre, et éventuellement de définir, pour sa propre espèce, le mouvement de l'évolution, jadis aveugle. Le seul être vivant, aussi, à constituer, en masse avec ses inventions, une véritable force géologique agissant à l'échelle planétaire. A force de penser que sa liberté — le seul projet qu'il lui reste — ne réside que dans l'abolition des limites liées aux «situations», il finira peut-être par en payer le prix. Qu'est-ce que l'humain? Un être en sursis?

arobitaille@sympatico.ca

LUC FERRY
JEAN-DIDIER VINCENT
QU'EST-CE QUE
L'HOMME ?
SUR LES FONDAMENTAUX
DE LA BIOLOGIE ET DE LA PHILOSOPHIE



EDITIONS
ODILE JACOB

VIE LITTÉRAIRE

Poésies d'automne

Le festival de poésie de Trois-Rivières dévoile son programme

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

À Trois-Rivières, avec l'automne vient la poésie. Car du 29 septembre au 8 octobre 2000, le Festival international de poésie de Trois-Rivières prendra place cette année encore, avec son cortège d'invités spéciaux, de lectures publiques, de remises de prix, d'expositions et de lancements.

Depuis quelques années déjà, la Ville de Trois-Rivières a fait monter en permanence sur des panneaux 300 extraits de poèmes d'amour québécois, que l'on peut parcourir en faisant une promenade d'environ trois heures.

Pendant la durée du festival, les restaurants et les bars de cette ville de quelques dizaines de milliers d'habitants ont prévu des repas et des apéros-poésie, au cours desquels des poètes de différents coins du monde sont invités à tour de rôle à faire des interventions de quelques minutes.

Parmi les poètes étrangers invités cette année, à l'occasion de la 16^e édition de l'événement, mentionnons, du Liban, Malax Ezra Agha, de l'Uruguay, Ibarogoyen Saul, de la Slovaquie, Mozetic Brane, de la Catalogne, Obiols Victor, du Pérou, Sandoval Renato, et du Danemark, Tafdrup Pia. Le programme précise par ailleurs que 40 % des invités du Québec et du Canada en seront à leur première participation à l'événement.

«Le festival grandit d'année en année», relève Maryse Baribeau, coordonnatrice de l'événement pour ce qui est de l'aspect logistique. Cette année, ce sont des mots de Pierre Perreault qui ont été choisis pour illustrer l'affiche du festival: «un désir immense qui risque sa peau». En tout, le festival regroupe quelque 380 activités, et plusieurs prix de poésie y sont décernés.

On sait déjà que le Grand Prix du 16^e Festival international de poésie sera remis à Joël Desrosiers pour son recueil intitulé *Vétiver*, publié aux éditions Tryptique. Joël Desrosiers est originaire d'Haïti et vit au Québec depuis l'âge de dix ans. Ce recueil, qui mêle le récit épique de l'histoire des Caraïbes et les mémoires personnelles, dans une langue sensuelle et odorante, avait déjà reçu un accueil excellent de la critique, ainsi que le prix littéraire de la Ville de Montréal. Les membres du jury étaient Cécile Cloutier, Paul Cloutier et Jacques Paquin, et le prix est accompagné d'une bourse de 5000 \$.

Le prix Piché de poésie de l'Université du Québec à Trois-Rivières sera pour sa part décerné, lors du festival, à Monique Benoit, pour la suite de poèmes *La Mer au fond de nous*. On dit qu'il s'agit de l'odyssée d'une femme qui convoque les éléments et craint, tout au fil de son



Pierre Perreault

voyage, «l'obscur certitude d'une catastrophe d'étoiles». Ce prix, accompagné d'une bourse de 2000 \$, récompense un poète

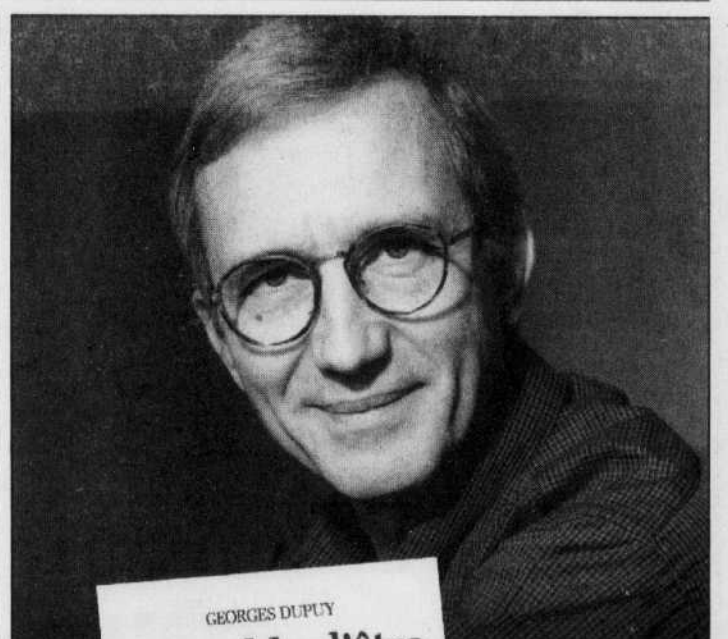


Joël Desrosiers

n'ayant jamais publié chez un éditeur reconnu. Le jury, composé de Jacques Paquin, Michel Pleau et Bernard Pozier, a également accordé une mention à *L'Inédit des voyages*, d'Anne Brunelle, ce qui lui vaudra de recevoir une bourse de 500 \$.

Pour sa part, le poète, anthropologue et communicateur Yves Préfontaine est lauréat du prix Félix-Antoine-Savard pour «la suite non titrée publiée dans le numéro 19 de la revue Exit». Ce prix de poésie est accompagné d'une bourse de 250 \$. Les poètes Serge-Patrice Thibodeau et Francis Catalano ont également été mentionnés par le jury, composé de Paul Dallaire, Hélène Guy et Claude Lemay.

Enfin, diverses expositions présenteront des livres d'art ou des livres de poèmes. Mentionnons entre autres titres le livre d'artistes *Xylon trois*, dédié à *Miron le magnifique* et à la réalisation duquel 19 artistes ont participé.



Georges Dupuy

Au Québec, des milliers d'hommes font face à de fausses accusations de «violence conjugale», sont chassés de chez eux, privés de leurs enfants et spoliés de leurs biens.

La passion de la littérature
vib éditeur
www.edvib.com

Bernard Assiniwi



Historien, conteur et romancier, Bernard Assiniwi est décédé subitement le 4 septembre 2000. Fort d'une œuvre généreuse, il s'est efforcé de défendre l'identité autochtone et de mieux faire connaître la culture et l'âme amérindiennes, en évoquant leurs origines et leur avenir sur le continent américain.

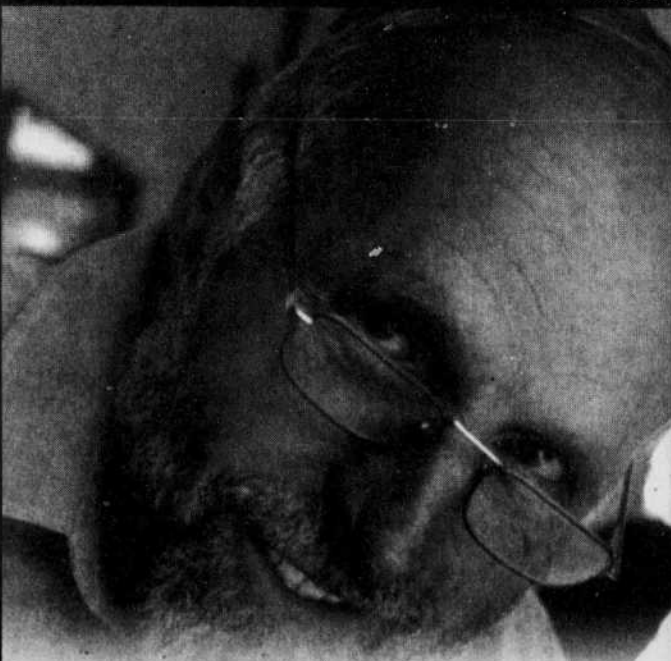
Leméac Éditeur tient à saluer la mémoire de l'écrivain et s'associe à la douleur de sa famille.

Ouvrages publiés:

- Amis autochtes, contes autochtes du pays algérien*, 1971
- Contes autochtes des territoires algériens*, en coll. avec Isabelle Mercier, 1971, 1985
- Nigama, contes fantastiques du pays algérien*, 1972
- Recettes typiques des indiens*, 1972
- Narvay en forêt*, 1972
- À l'indien*, 1972
- Recettes indiennes et autres en fait*, 1972, 1977
- Les Indiens*, 1973
- Sculptures de nos ancêtres*, 1973
- Malawi, le pays Assiniwi*, 1973
- L'écologie des autochtes en Amérique*, 1973
- Histoire des Indiens du Haut et du Bas Canada*, 1973, 1974
- Le Bas camp*, 1976
- Chaque jour de l'année*, 1978
- Les Montagnards et les Naskapi*, 1979
- Les Autochtes autochtes*, 1979
- Le Canada, sans psychologie*, 1979
- Contes autochtes autochtes*, 1979 (BQ), 1994
- Il y a plus d'Indiens*, 1983
- Contes autochtes des territoires algériens*, 1985
- Les autochtes autochtes du Canada*, 1996
- Les Naskapi*, 1996 (en coédition avec Actes Sud) (BQ), 1999

LEMÉAC

Romanichels



Yvon Paré
Les plus belles années



La belle époque de l'école de rang. Ah ! humer le passé comme s'il n'avait jamais séché.

Les plus belles années, un récit hilarant...

Yvon Paré
Les plus belles années

204 p. • 22,95 \$

XYZ éditeur, 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone : (514) 525-2170 • Télécopieur : (514) 525-75-37
Courriel : xyz@edvib.com

LIVRES

Entretien avec Max Rouquette

Le premier des Occitans

Une langue qui n'est aujourd'hui parlée et lue que par quelques milliers de personnes

Quelques milliers de lecteurs et une poignée d'auteurs soutiennent à bout de bras la littérature occitane.

CHRISTIAN RIOUX
À MONTPELLIER

À 93 ans, Max Rouquette est-il le dernier des Mohicans ou le premier d'une nouvelle génération de Français du Sud qui redécouvrent leur langue millénaire? Assis dans le Vieux-Montpellier sous les voûtes construites par Jacques Cœur au XIV^e siècle, l'écrivain ne sait pas quoi répondre à cette question. Tout ce qu'il sait, c'est que, depuis 70 ans, il ne peut pas écrire autrement qu'en occitan, cette langue qui a déjà régné sur plus de la moitié du territoire français mais qui n'est aujourd'hui parlée et lue que par quelques milliers de personnes.

La voix fine et l'œil vif, ce fils d'un grand producteur viticole se souvient encore du jour où son père lui fit découvrir l'œuvre de Frédéric Mistral. «*J'en ai reçu un éblouissement. Cette langue bannie de l'école et reléguée dans l'ombre pouvait exprimer tous les sentiments humains et les idées les plus hautes!*»

Cela ne l'empêcha pas de contester plus tard le folklorisme de Frédéric Mistral. Avec les années, Max Rouquette est devenu le plus têtue et le plus flamboyant combattant de la cause occitane. Un combat qu'il mène en solitaire dans son grand appartement du Vieux-Montpellier. C'est là qu'il construit depuis 40 ans une œuvre entièrement écrite en occitan qui compte plusieurs recueils de nouvelles, quelques romans, des pièces de théâtre, des livres de poésie et de nombreux essais.

Comment aurait-il pu écrire en français? Au lycée, le jeune étudiant féru de littérature trouvait déjà cette langue trop déclamatoire. «*Les lettres muettes n'existent pas en occitan*, dit-il. *Ce sont elles qui ont fait du français la langue la plus antimusicale du monde. Mozart, sitôt arrivé à Paris, écrivait à*

son père que les Français détestaient la musique et que leur langue était horrible. Jean-Jacques Rousseau disait lui-même que le français est la langue des sourds.»

En entendant Max Rouquette s'enflammer, j'ai pensé à la jeune écrivaine chinoise Shan Sa rencontrée un jour à Paris. Habitée aux variations de tons de sa langue maternelle, elle voyait dans le français parisien la plus monotone des musiques.

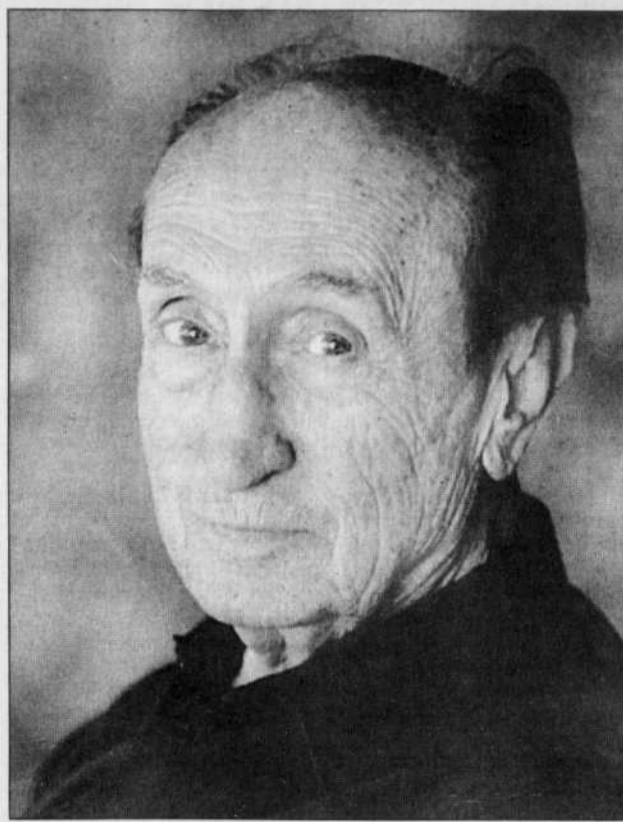
C'est en lisant attentivement les annotations de Frédéric Mistral que Rouquette apprend que l'occitan a régné sur une partie de l'intelligentsia européenne pendant deux siècles. Dante (que Rouquette traduit à 18 ans) n'avait-il pas envisagé d'écrire en occitan? Pour s'excuser d'avoir choisi l'italien, il composa huit vers en occitan que Max Rouquette connaît par cœur.

«*Si un jour, j'ai quelque chose à dire, c'est en occitan que je le dirai*», déclare-t-il à 17 ans dans la cour de l'école. Depuis, sa trajectoire n'a pas dévié. L'écrivain n'a admis qu'une entorse à ce parcours: ses mémoires qu'il achève d'écrire en français pour les éditions Du Rocher. «*Il s'agit de convaincre les lecteurs de la beauté de cette langue*», dit-il un peu gêné.

Le dernier pays stalinien

À entendre parler l'écrivain, la France apparaît comme «*le dernier pays stalinien de la planète*». Interdit par Jules Ferry, comme toutes les langues dites «*régionales*», l'occitan n'a jamais eu droit de cité à l'école. Depuis 1992, il y a bien une quinzaine d'enseignants diplômés chaque année en études occitanes qui donnent des cours d'initiation dans la plupart des grandes villes du Sud. Mais cela ne suffit pas pour parler la langue et la lire.

Malgré un regain d'intérêt dans



ARCHIVES LE DEVOIR

À entendre parler l'écrivain, la France apparaît comme «le dernier pays stalinien de la planète».

les années 70 et 80, les perspectives semblent plus sombres que jamais. Les sondages réalisés pour le compte du conseil régional du Languedoc-Roussillon montrent que sa pratique est en régression permanente. Ils étaient 48 % à le comprendre en 1991. Ils n'étaient plus que 34 % en 1997. En 1991, 9 % affirmaient le parler souvent ou quotidiennement contre 5 % six ans plus tard.

À peine quelques milliers d'élèves passent l'épreuve du baccalauréat (DEC) en occitan. «*Nous formons de plus en plus de professeurs d'occitan, alors qu'il y a de moins en moins d'élèves*», dit François Pic, secrétaire général de l'Association internationale d'études occitanes. Selon lui, les

directives du ministère de l'Éducation découragent systématiquement l'enseignement de l'occitan, malgré certaines initiatives locales. La popularité de l'anglais et de l'espagnol ont aussi réduit le nombre de candidats aux cours d'occitan.

Résultat: l'édition en occitan est plus ou moins confidentielle. «*Les écrivains occitans s'adressent à quelques milliers de lecteurs qui sont pour la plupart des intellectuels qui ne parlent jamais la langue, l'ont apprise à l'université et la lisent à des degrés très divers*», dit François Pic. Il n'y a pas d'émissions de télévision ni de radio en occitan, à l'exception d'une demi-heure le dimanche produite par les

équipes de France 3 à Marseille et à Toulouse.

Pourtant, une dizaine de maisons d'édition continuent à porter le flambeau et publient chaque année une centaine de titres. Les tirages dépassent rarement quelques centaines d'exemplaires. La Ville de Montpellier a créé le prix Antigone décerné tous les deux ans à un livre en langue d'oc. Il existe aussi une dizaine de revues spécialisées. François Grosclaude publie depuis trois ans un petit hebdomadaire d'information générale de huit pages appelé *La Setmana* (La Semaine). Il n'est pas sûr que l'expérience se poursuivra. Le journal n'a pas droit aux subventions dont bénéficie la presse puisqu'il n'est pas publié en français.

Contrairement au basque et au catalan, les graphies de l'occitan n'ont pas été uniformisées. Si bien que Provençaux et Languedociens ne s'entendent pas toujours sur la façon d'écrire le même mot. Il n'y a évidemment pas d'académie occitane.

Pour François Pic, le «*tassement*» est visible partout. «*D'ailleurs, je me demande comment Max Rouquette a fait pour écrire une langue qu'il n'a jamais parlée. Comment il a fait pour la garder en mémoire et posséder un vocabulaire aussi riche, que peu de lecteurs peuvent comprendre. C'est le résultat de milliers d'heures d'efforts solitaires.*»

Un sacerdoce

Avec quelques auteurs, comme Bernard Manciet et Robert Lafont, Max Rouquette poursuit son sacerdoce. La plupart des écrivains occitans ont pris l'habitude de se traduire eux-mêmes en français. Les éditions bilingues sont nombreuses. Un jour, en balade sur le pic Saint-Lou, au nord de Montpellier, avec une cinquantaine de membres de l'Institut occitan, Max Rouquette raconta à la blague qu'un simple accident

d'autocar ferait reculer la cause de 50 ans.

«*On entre en littérature occitane comme en religion*, dit-il. *Il ne faut s'attendre à aucun avantage, ni financier ni de gloire. Nous sommes maudits à Paris.*»

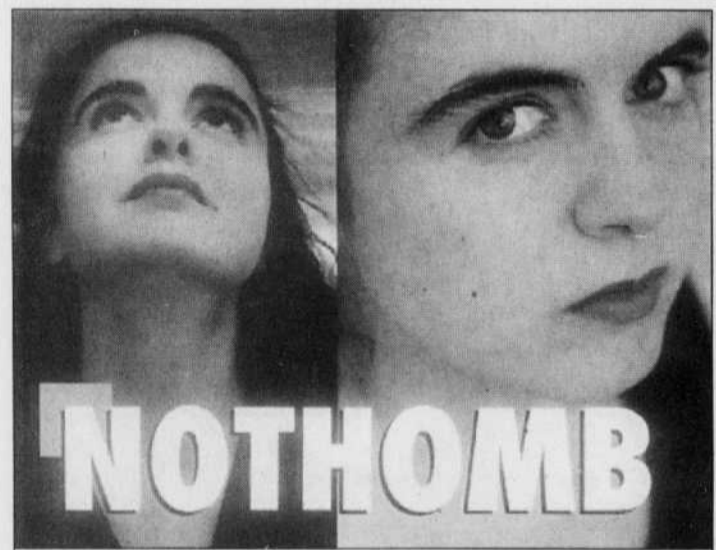
Max Rouquette a beau être traduit aux Etats-Unis, en Allemagne, en Hollande et au Japon, il commence à peine à être connu en France. Ces dernières années, quelques articles de la presse parisienne ont finalement parlé de lui. L'une de ses pièces a même été jouée à la Comédie française il y a deux ans. En même temps que le Québécois Normand Chaurette, qui a la moitié de son âge.

«*Il m'a fallu 90 ans pour y arriver! Mais cela importe peu*», dit-il en levant les yeux au ciel. Le vieillard ne perd jamais son calme, même si ceux qui ont appris l'occitan à la maison disparaissent un peu plus chaque jour.

Max Rouquette ne jure que par les 700 enfants qui étudient dans le petit réseau d'écoles privées bilingues appelées les calandrettes et dont les méthodes d'enseignement s'inspirent des classes d'immersion canadiennes. Rouquette est convaincu que ces enfants seront dans vingt ans les meilleurs défenseurs de l'occitan. Parce qu'ils l'ont choisi et qu'ils sont les tout premiers à l'avoir appris à l'école.

À deux pas du jardin planté par Rabelais près du château d'eau, Rouquette s'éloigne dans les rues du Vieux-Montpellier. Il regagne la rue de l'Ancien courrier où il habite depuis 40 ans pour retrouver son pays. Un pays peuplé de milliers de mots qui attendent qu'on les dise.

Quelques titres de Max Rouquette, traduits de l'occitan au français par l'auteur et récemment parus: *Les Roseaux de Midas*, récits (Les Éditions de Paris, à Paris) *La Quête de Pendaris*, roman (les Éditions Trabucaire, à Canet) *Le Tourment de la licorne*, poèmes (Éditions Domens, à Pézenas).



NOTHOMB

AMÉLIE NOTHOMB

Métaphysique des tubes

roman

«Ensuite, il ne s'est plus rien passé.»

ALBIN MICHEL

www.albin-michel.fr

LE FEUILLETON

Un monde privé de catharsis

ADULTÈRES ET AUTRES DIVERSIONS

Tim Parks
Traduction de l'anglais
par Jean Guiloineau
Éditions Christian Bougouis
Paris, 2000, 230 pages

Né à Manchester (Angleterre) en 1954, Timothée Parks vit depuis plus de vingt ans en Italie, où il enseigne à l'Université de Milan la littérature anglaise tout en étant traducteur de Calasso, Calvino et Moravia. En somme, un autre enseignant qui se commet dans l'écriture de fiction. Nous devrions donc forcément retrouver, comme c'est si souvent le cas dans ce milieu, l'univers des colloques, des tromperies et autres divertissements amoureux, des remarques savantes, des réflexions historiques, des analyses «*intelligentes*» de notre monde et de ses avatars... Bref, l'analyse réfléchie de notre société, voire, comme chez David Lodge, du milieu spécifique qui l'observe et en fait l'analyse.

Heureusement, là n'est pas son objet, même si l'on ne peut faire abstraction de la fonction que Tim Parks occupe dans la vie et dont on trouve des traces dans cette série de récits autobiographiques (son père pasteur, ses trois enfants, etc.) qui ressemblent parfois à des essais. Les titres même de ces récits en portent d'ailleurs l'empreinte: *Adultère*, *Fidélité*, *Gloire*, *Europe*, *Maturité*, *Charité*, *Magie*, *Destin*, *Rançœur*, etc. Des thèmes qui ne sont pas sans faire penser à la grande tradition des moralistes. Reste que tous ces thèmes sont explorés à même sa vie et celle des siens (surtout sa famille), et qu'il le fait avec un talent remarquable. C'est passionnant... parce que c'est vrai, que ça sonne juste, qu'il ne cherche ni les faux-fuyants de l'esprit «*cultivé*» qui fait étalage de son savoir pour mieux masquer son ignorance fondamentale (citant Nietzsche: une pensée vient quand «*elle*» le décide et non quand «*je*» le veut), ni la fuite dans la fiction pure pour oublier la tristesse du monde, son désenchantement. Il se tient

entre les deux: un pied dans l'infirmité, l'autre dans le sol, la tête observant l'horizon d'un monde où plus rien ne se rejoint.

La quête divisée

Tim Parks est un être divisé, travaillé par le doute et la quête de la grâce, le désir de se livrer paisiblement au monde de la pensée, des idées, et ses enfants qui l'obligent à se salir dans l'ici-maintenant, la quête d'absolu et la reconnaissance d'un monde, prosaïque, où il n'y a plus de «*catharsis possible*». Que ce soit à travers l'aventure amoureuse, la passion dévorante qui s'oppose à l'univers quiet du mariage et des responsabilités (*Adultère*, une histoire qui finit par un divorce où chacun convient que c'est «*la meilleure solution*»), laissant l'homme devant une maîtresse qui est déjà passée à d'autres aventures); l'ascension d'une montagne qui, de «*jambes lasses, ampoules, vêtements humides, repas indigestes, bière, Coca-Cola, sandwiches, sueurs, rats, ricanelements, problèmes de carte, contraintes*», se métamorphose après coup en histoires toutes plus belles à chaque récit que l'on en fait (*Gloire*); la reconnaissance tardive de son propre prénom, Timothée (qui «*honore Dieu*»), qui lui rappelle que son père pasteur a choisi le nom d'un apôtre qui arrivait après les plus beaux et les plus exaltants moments de la naissance du christianisme (notamment avec saint Paul), c'est-à-dire au moment où il restait simplement à répéter la sainte doctrine, bien loin de toute Révélation; que ce soit en core dans ce récit (*Europe*) où un groupe de professeurs de langue se rendent en autocar de Vérone à Strasbourg pour présenter une pétition au Parlement européen («*la Maison commune de l'Europe*») parce qu'ils se sentent discriminés par les autorités italiennes, et qui découvrent un lieu où les drapeaux des nations sont plantés en désordre pour qu'aucune nation n'ait le sentiment qu'il y en a une plus importante que les autres, où la salle de conférence est circulaire pour qu'aucune nation ne soit reléguée dans un coin, bref, que «*beaucoup de nos valeurs ne sont pas seulement en rapport avec la volonté de*



Jean-Pierre Denis

Tim Parks est un être divisé, travaillé par le doute et la quête de la grâce

ne pas affirmer notre pouvoir, mais avec la négation du pouvoir en général», et que «*l'idée d'être européen est plus en rapport avec un rejet du nationalisme qu'avec toute déclaration positive d'identité*»; que ce soit enfin la considération de la préface d'un exemplaire des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand qui lui apprend que les enfants ont coupé toutes les méditations de l'auteur sur la destinée de l'homme pour ne garder que «*le récit des faits, les descriptions d'homme, de maisons, de palais et les dialogues*». Tim Parks s'amuse à accumuler les signes qui montrent nos scissions, notre impuissance, nos raccourcis, l'inadéquation du monde de l'esprit au monde des faits, de ce que nous pensons et de ce que nous faisons. «*[...] plus l'esprit devient puissant, écrit-il, plus il ressemble à une succession de surfaces polies, encore plus capables de recevoir et de réfléchir à ce qui l'entoure, en allers et retours entre elles. Mais moins il s'intéresse à l'action; pêcher, sauter à la corde, se venger. À la place, l'esprit se pense en train de penser la pêche, le saut à la corde, la vengeance...*»

Des événements de l'esprit

«*La force particulière de Parks, c'est de faire de la pensée une forme supérieure de la sensibilité* [...] À l'envers du roman américain, tout s'y passe dans l'esprit», écrivait Pierre Lepape dans *Le Monde* (28 avril 2000). Il est vrai que chez Parks, la réalité, les événements, les circonstances sont vécus comme des équivalences d'idées, des symboles, des événements «*dans*» et «*de*» l'esprit, c'est-à-dire du «*sens*» qui prend place dans une filiation significative remontant aussi bien aux grands textes de l'histoire (Platon, Shakespeare) qu'aux origines religieuses ou familiales d'un individu. Et, je l'ai déjà dit, il pense juste. «*Les gens disent que les enfants vous maintiennent jeunes, mais ce n'est pas vrai* [...] Il vaut mieux dire que les enfants vous offrent l'occasion de devenir vieux, de méditer sur eux. Car la vie des jeunes ne serait rien si les vieux ne les observaient pas, comme certains ont pu croire que toutes nos vies n'étaient rien si elles n'étaient pas réunies dans l'esprit infini de la divinité.» Quel plus belle leçon de vie que ce renoncement à l'esprit de jeunesse qui est devenu dans nos sociétés le devoir impératif de chacun!

denisjp@mink.net

DOCUMENTS

Saint-Exupéry intime

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Le 31 juillet 1944, durant la guerre, l'écrivain Antoine de Saint-Exupéry disparaît au cours d'une mission qui lui faisait survoler la Provence en avion. On ne l'a jamais revu, et le personnage, déjà immense de son vivant, est devenu une légende.

Depuis, tout récemment, les documents intimes de l'écrivain ont été rendus publics par les ayants droit de Saint-Exupéry. Et c'est la vie, plutôt que la mort de l'écrivain, qui s'en trouve d'autant expliquée.

Dans un bel ouvrage illustré intitulé *Saint-Exupéry, vérité et légendes*, Alain Vircondelet retrace les grandes étapes de la vie de Saint-Exupéry à la lumière de cette documentation. De l'enfance bénie, choyée, sous la douce tutelle de sa mère Marie, aux doutes qui ont terni l'écrivain pendant la guerre, la vie de Saint-Exupéry udiéfile, à la fois riche et tumultueuse, amoureuse et solitaire.

La relation de Saint-Ex avec son épouse sud-américaine Consuelo y est le fil conducteur, même si on dépeint un homme qui a toujours voulu rester près de l'innocence, «*voir avec des yeux neufs*».

«*Refus des faux engagements, à droite ou à gauche, chez les républicains ou chez les franquistes: être toujours plus libre, pour être plus juste. Plus fidèle à l'enfance*», écrit Alain Vircondelet.

S'étonnera-t-on de voir se détacher, au-delà de l'amour de l'écriture, l'amour du vol en avion, constante permanente dans la vie de l'écrivain, dès qu'il apprend à voler? «*En lui, quelque chose de mystique s'éveille [...]. Voler est l'infinité récompense. Voler pour connaître. Voler pour rejoindre. Pour couvrir les terres entre elles. Voler non pas pour jouer à l'archange mais pour être simplement homme, un peu plus homme encore, voler non pas pour «risquer sa vie», mais pour connaître.*»

Sur la mort de l'écrivain, tout au plus apprendra-t-on qu'au moment de disparaître, il s'appêtait à cesser de voler pour des raisons d'âge, que ses supérieurs étaient sur le point de lui dévoiler le plan de débarquement des Alliés. Un ouvrage délicieux, garni d'une riche collection de photographies de la collection Martinez Fructuoso.

SAINT-EXUPÉRY, VÉRITÉ ET LÉGENDES

Texte d'Alain Vircondelet
Éditions du Chêne
Paris, 2000, 174 pages

LIVRES

ROMANS FRANÇAIS

La scène primitive d'Hélène Cixous

LES RÉVERIES DE LA FEMME SAUVAGE

Hélène Cixous
Galilée
Paris, 2000, 170 pages

GYLLAINE MASSOUTRE

M enée par l'urgence de dire et d'écrire, Hélène Cixous a inscrit sa voix vibrante et claire, très corporelle, dans une parole au féminin. Figure de proue aux côtés d'Irigaray et de Kristeva, depuis 1968, son nom est associé aux éditions «des femmes», qui ont ardemment milité pour «la différence sexuelle». Son grand art s'exerce dans deux styles qu'elle emploie à bras-le-corps: la fiction et le théâtre. Privilégiant la fiction au roman, elle campe des scènes fortes, où les personnages sont à même de hanter notre imaginaire comme ils peuplent le sien: la fiction, chez Cixous, rejoint le collectif.

Entre la foi et le conte, la fiction est un pur langage. Quel écrivain ne croit pas en elle? Lequel ne souscrirait pas, peu ou prou, à cet onirisme du dernier Cixous: «... jusqu'au jour où, comme si je me réveillais après un sommeil de quarante ans soudain,

j'ai cru reconnaître... ce qui précisément fait le livre de chacun? La fiction nourrit indistinctement chimères et réalité, sans présumer d'un genre littéraire. C'est pourquoi elle ne contredit pas la vérité; la fiction fait passer le rêve vers soi. Chez Cixous, les mots ont des sons qui appellent le livre. Mais ce n'est pas tout. Elle y pratique un rapport désarmant à soi et aux autres, où souffrir et jouer sont proches.

Au théâtre, où l'écriture n'est que parole, Cixous déploie pleinement sa verve battante, accentuée, bousculée par sa conscience claire. Ariane Mnouchkine et de son Théâtre du Soleil lui ont ouvert les voies de l'épopée, où elle s'est attachée à rapprocher l'antique et l'actuel, le proche et le lointain. Brassages actuels.

Cette fois-ci, Cixous livre une part importante de récit autobiographique: son enfance algérienne. Cet essai s'inscrit dans le sillon de *Photos de racines*, paru en 1994 grâce à la collaboration de Mireille Calle-Gruber. Depuis, ce retour à l'enfance a germé vers une sorte d'accouchement difficile. Heureuse délivrance: le feu sacré de l'écriture brille à nouveau: «... je tiens à chacun des endroits que j'ai fuis et chaque instant détesté détestable est pour moi



SOURCE ÉDITIONS GALILÉE
Hélène Cixous

une figure vitale que je n'échangerai pour aucun instant doux et modéré au monde». S'abandonnant à son récit avec cette maîtrise qu'on reconnaît dans les œuvres de maturité, elle arrache la chair des mots pour qu'ils livrent sa passion, bonheur inestimable enfin gagné: «Je n'ai jamais voulu écrire sur l'Algérie ce pays natal inconnu dont j'ai longé la haute blancheur fermée pendant tant d'années [...], je pensais tout cela depuis 1994 et je remar-

quais en même temps que ces dernières années il m'arrivait peu avant l'aube en ouvrant la fenêtre avant le soleil d'entendre, c'est-à-dire de croire entendre dans le lointain [...] comme le souvenir d'un rêve d'aboiement [...], une réverie ancienne et triste et puis le matin je me suis mise à écouter [...]». Ce livre bourdonne de ces bruits lointains.

Devenir étrangère

Voici sa mère, Juive allemande chassée par l'antisémitisme, trop tôt veuve; son père, Juif chassé d'Espagne, médecin sans droit d'exercice; son frère, complice de toujours, et un vélo, le coursier imaginaire que la fillette convoite en vain. C'est dans sa tête que la roue tourne. Les images du Clos-Salembier, l'intensité tumultueuse et bruyante de la grande ville d'Alger, la vie difficile d'une mère accoucheuse défilent abondamment. Portrait de soi dans l'évocation des proches, Cixous travaille l'alter ego en miroir. Vivre son verbe fait jaillir dans ses phrases une vague de générosité et d'énergie débordantes. Les mots filent à rebours, donnant une impression de galop.

Mais ils sont aussi pris dans une autre ronde. Plus entêtante que l'écriture cursive, la ségré-

gation des races a un goût de mort. Au lycée, la jeune fille l'éprouve comme une maladie du corps social, l'espace de vie quotidienne étant obturé par de multiples portes, invisibles mais infranchissables. La blancheur algérienne, jouxtant la misère populaire, a pris dès l'école une odeur de complication historique. Très tôt, la jeune Cixous s'est formée en combattante de sa propre initiative, incapable de ne pas voir les accros énormes du tissu social. Plus tard, elle mettrait les mots sur les images, quand éclateraient les desseins politiques de Vichy, où «le plan d'effacement de l'être algérien» rejoignait si bien les expulsions subites, l'incorporation ou l'exclusion connues dans sa famille: «l'effacement de l'être juif». Née à Oran, elle s'était forgé un terme pour un projet: «être inséparable»; mais le rêve se brisa. Comme d'autres, elle dut quitter sa terre natale et acquérir une identité intérieure. Ce qu'elle a appelé «la nationalité littéraire».

Unique, cette écriture se colore d'une vie mouvementée, rétrospectivement investie dans la mémoire lointaine. Aujourd'hui, Cixous parvient à se tenir toute dans le présent d'avoir été. Elle se montre et se démontre, d'hier

à maintenant, et réciproquement. Plus rien de son enfance ne paraît ordinaire, et pourtant le singulier se conjugue chez elle au mode universel. Elle explique, invente l'enchaînement des causes, guidée par cette force tranquille des origines, mi heureuse, mi infernale. Non, l'enfance chez l'adulte n'est pas perdue. Mais pour en retrouver la force active, Cixous évoque un âpre combat, aussi intense qu'un film d'horreur qui vous décroche le cœur.

Il y a beaucoup à découvrir dans cette Algérie qu'elle évoque, un pays insaisissable et inaccessible, autant pour celle qui l'habitait que pour tout Occidental. Alger l'intouchable, Oran l'ensevelie dans les ténèbres de l'oubli. Sa famille s'y est abîmée, dans mille coupures qui ont laissé des cicatrices. On passe avec Cixous du plan personnel au plan historique, par des correspondances convaincantes. On mesure avec elle l'impact de l'histoire dans toutes les dimensions intimes de la vie. «J'attribue à la force algérienne de mon imagination les cicatrices de mon corps ponctué», écrit, avec brio, celle qui pense ce qu'elle revoit et qui revoit ce qu'elle a vu. Tous les individus, qui se pensent tels, se prennent à oublier.

LITTÉRATURE JEUNESSE

Le petit Anglais et la belle sauvageonne

SUR LA PISTE DU LÉOPARD

Élisabeth Laird
Gallimard jeunesse, Folio Junior,
collection «Safari Nature»
Paris, 2000, 196 pages

MES PARENTS ONT BESOIN D'AIR

Morris Gleitzman
Hachette, «Bibliothèque rose»
Paris, 2000, 218 pages
(À partir de neuf ans)

UN ÉTÉ AU BORD DU FLEUVE

Melvin Burgess
Gallimard jeunesse, collection
«Page blanche»
Paris, 2000, 252 pages

CAROLE TREMBLAY

Il y eut un temps, heureusement révolu, où courage rimait avec prostate. Aujourd'hui, le propriétaire de prostate est beaucoup plus insécure et a besoin d'un petit coup de pouce pour jouer à Superman. Aujourd'hui, en littérature jeunesse, le héros s'en tire rarement sans l'aide d'un personnage féminin. Parmi les variantes en passe de devenir clichés qui ont émergé dans l'espace laissé vacant par le duo de la Belle et la Bête, on retrouve en tête de liste le Rat des villes et la Rate des champs, autrement dit, le nerd urbain et la fille de mère Nature. Dans le scénario classique, un personnage masculin, issu d'un milieu urbain, est parachuté dans

un monde étranger au sien, qu'il apprend à apprivoiser à l'aide d'une belle des bois, tout à fait à l'aise dans son univers. En voici quelques exemples.

Sur la piste des léopards propose un récit d'aventures à saveur écologiste. Forcé de suivre sa famille au Kenya, où son père a trouvé un emploi, Tom fait la rencontre d'Afra, une métisse anglo-éthiopienne aussi africaine dans l'âme que la girafe. Tom tombe sur elle au cœur de la jungle où il s'était aventuré malgré les interdictions de sa mère. D'entrée de jeu, il se fait engueuler par la fillette parce que sa présence a fait fuir le dik-dik, une espèce d'antilope naine qu'elle essayait d'apprivoiser. Malgré ce petit accrochage, les deux jeunes finissent par se lier d'amitié. Ensemble, ils vont lutter pour que le léopard qui menace la zone résidentielle de la banlieue de Nairobi ne soit pas abattu mais transporté dans une autre région où il ne mettra plus la vie de la population en péril.

Dans *Mes parents ont besoin d'air*, on joue la même chanson, mais sur un air humoristique. Keith, un autre petit Anglais, n'a qu'une idée en tête: rendre le sourire à ses parents. Il en a assez des maisons grises, du ciel gris et des visages gris du monde qui l'entoure. Plein de bonne volonté, mais surtout de maladresse, le pauvre garçon provoque catastrophe sur catastrophe en tentant

de mettre un peu de couleur dans la vie de sa famille. Il finit même par mettre le feu à la boutique familiale de *fish and chips*. Ne se laissant pas abattre par si peu, le garçon entraîne ses parents en Australie, là où, d'après lui, se situe le paradis terrestre. Un remboursement d'assurances et 25 heures d'avion plus tard, la petite famille britannique débarque sur les plages de la baie de l'Orchidée. Le soleil, la mer, le sable chaud, la population souriante, tout correspond à l'image que Keith s'était faite du bonheur jusqu'à ce qu'il rencontre Tracy. La fillette pêche seule sur la plage. (Par définition, l'héroïne est toujours toute seule. Elle ne ricane pas bêtement dans sa chambre avec ses petites copines.) Sur un ton détaché de celui qui en a vu d'autres, elle le met au parfum des inconvenients de l'Éden australien: méduses assas-



sines, noix de coco meurtrières, serpents mortels, crocodiles affamés, poissons empoisonnés... Keith est convaincu d'avoir emmené ses parents dans un traquenard total. Pour éviter de prendre le prochain avion pour l'Angleterre, il demande à Tracy de l'aider à camoufler cette horrible réalité à ses parents.

Sur un mode beaucoup plus poétique, mais toujours avec, comme ingrédient de base, un petit Britannique exilé et une héroïne locale, Melvin Burgess signe le très beau *Un été au bord du fleuve*. Dans les années 30, Tony et sa mère, une riche bourgeoise abandonnée par son mari, se retrouvent obligés de vivre dans une cabane déglinguée, au cœur d'un petit village de campagne. La mère, habituée aux domestiques, ne sait rien faire de ses dix doigts. Cuisiner, coudre ou récurer sont pour elles des épreuves au delà de ses capacités. Tom, élevé dans un collège huppé, est bien en peine de pouvoir l'aider. Voilà que débarque chez eux un être com-

me ils n'en ont jamais vu, une espèce de sauvageonne qui ne parle pas mais sait tout faire dans une maison, d'allumer un feu à cuire la soupe. Devenue sourde à la suite d'un accident dans sa petite enfance, April ne s'exprime que par grognements. À cause de cela, au village, on la considère et la traite comme une débile, d'autant plus qu'elle ne se sépare pratiquement jamais de son cygne apprivoisé et passe des heures à tremper dans les eaux boueuses du fleuve.

Au premier abord dégoûté et effrayé par la créature, Tony se laisse doucement prendre à son charme sauvage. Il prend peu à peu conscience que derrière le silence de la jeune fille se cache une intelligence et une sensibilité bafouées. Entre ces deux adolescents blessés se tisse, très lentement, un lien délicat, fait de compassion et d'amour, qui les reconfortera l'un et l'autre jusqu'à ce que la société vienne les séparer.

ROMAN

Le petit Lalonde

Raymond Lévesque

Une satire implacable de l'industrie du show-business, lequel ne connaît pas de frontières et n'obéit qu'aux seuls critères marchands.

Le petit Lalonde

Photo: Martine Doyon

L'automne sera chaud chez Flammarion!

<p>Richard Flanagan A contre-courant Flammarion 34,95 \$</p>	<p>Nathalie Rheims Lettre d'une amoureuse morte Flammarion 18,95 \$</p>
<p>Andrew O'Hagan Le Crépuscule des pères Flammarion 34,95 \$</p>	<p>Frédéric Jives Jeanneret Charité Flammarion 33,95 \$</p>

Flammarion

ABECASSIS

ELIETTE ABECASSIS

La répudiée

roman

«J'ai été aimée, c'est la fin de l'amour, aimée et adorée, c'est la fin de l'amour, aimée et répudiée.»

ALBIN MICHEL

www.albin-michel.fr

LIVRES

LETTRES FRANCOPHONES

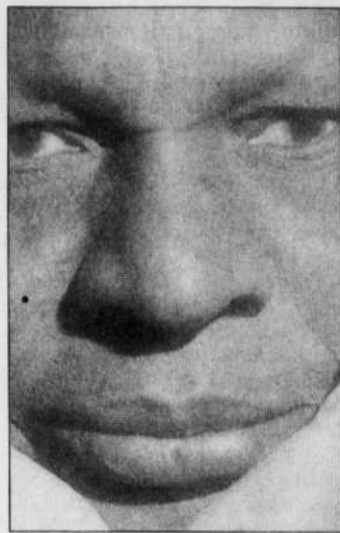
Kourouma,
le diseur de vérité

ALLAH
N'EST PAS OBLIGÉ
Ahmadou Kourouma
le Seuil
Paris, 2000, 234 pages

LISE GAUVIN

Romancier originaire de la Côte d'Ivoire, Ahmadou Kourouma s'est fait connaître dès 1968 par son roman *Les Soleils des indépendances*, qui lui a valu le prix de la revue *Études françaises* et a ensuite connu, en réédition au Seuil, un immense succès de librairie. Une vingtaine d'années plus tard, il publie *Monnè, outrages et défis* (1990), puis, plus récemment, *En attendant le vote des bêtes sauvages* (1998), un ouvrage époustouflant qui s'attira la faveur aussi bien du public que de la critique. De passage à Montréal en novembre dernier à l'occasion du Salon du livre, il annonçait ce projet d'écrire un roman sur les enfants-soldats, ces jeunes qu'il avait rencontrés au cours d'un séjour au Nigeria puis en Sierra Leone et qui représentaient, à son avis, l'extrême pointe de la dérive contemporaine, à la limite du supportable. Voilà que ce roman a pris corps et que, un an plus tard à peine, paraît *Allah n'est pas obligé*, titre abrégé de la première phrase du récit qui se lit comme suit: «Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes ces choses d'ici-bas.»

D'emblée, le ton est donné. Ce sera celui de la description factuelle, de l'observation aussi exacte que possible, ponctuée de réflexions générales du genre: «C'est la guerre tribale qui veut ça», ou encore: «Les bêtes sauvages, ça vit mieux que les hommes.» Alors que le roman précédent était une épopée baroque dont la caricature n'était pas absente, celui-ci se rapproche davantage de la chronique, du témoignage, de l'histoire, quand histoire et horreur se rejoignent jusqu'à se confondre. Le récit est raconté à la première personne par un enfant-soldat d'une dizaine d'années qui a vu et vécu



Ahmadou Kourouma

tout ce qu'il décrit, en direct, sans trop comprendre ce qui lui arrive mais en sachant parfaitement nommer sa condition: «*Quand on n'a pas de père, de mère, de frère, de sœur, de tante, d'oncle, quand on n'a pas de rien du tout, le mieux est de devenir un enfant-soldat. Les enfants-soldats, c'est pour ceux qui n'ont plus rien à foutre sur terre et dans le ciel d'Allah.*» L'enfant n'écrit pas. Il «*raconte ses salades*» à quelqu'un qui l'écoute et qui lui a réclamé des récits.

Affaire de langage

Grâce à quelques dictionnaires reçus en héritage, ce narrateur improvisé trouve les mots pour dire, des mots qu'il emprunte parfois au *Larousse*, parfois au *Petit Robert*, parfois à *L'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*, parfois au dictionnaire *Harrap's*. Ce qui nous vaut ce commentaire: «*Le Larousse et Le Petit Robert me permettent de chercher, de vérifier et d'expliquer les gros mots du français de France aux noirs nègres indigènes d'Afrique.* L'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire explique les gros mots africains aux toubabs fran-

çais de France. Le dictionnaire *Harrap's* explique les gros mots *pidgin* à tout francophone qui ne comprend rien de rien au *pidgin*.» On ne saurait attester plus clairement la gymnastique langagière à laquelle doit se soumettre tout écrivain d'Afrique afin d'être compris par l'ensemble de la francophonie. Devenu célèbre à cause, notamment, de la manière dont il a traité la langue, Kourouma me confiait pourtant, il y a quelques années, la difficulté qu'il avait éprouvée lorsqu'il avait commencé à écrire: «*Le problème, c'est que je ne trouvais jamais le mot exact qui correspondait à ce que je voulais dire*», avouait-il. Cette difficulté lui avait permis de régénérer la langue française en l'irriguant de mots, de sentiments, de rythmes venus d'une autre langue, en l'occurrence le malinké. L'expérience langagière se poursuit maintenant d'une autre façon. Pour accréder la parole du narrateur-enfant, l'écrivain a trouvé l'astuce d'accompagner chaque mot un peu recherché d'une définition. Ainsi les mots «*affluer*» aussi bien que «*Gbaka*» sont-ils assortis de leur explication donnée non pas en bas de page, comme on le voit souvent, mais dans le corps même du texte. Et l'auteur de s'amuser à son tour avec quelques définitions fantaisistes de «*gros mots d'africain noir, nègre, sauvage, et les mots de nègre de salopard de pidgin*».

Là s'arrête le jeu dans un récit que la quatrième de couverture présente comme «*drolatique*» mais que je perçois plutôt comme un cauchemar sous un soleil d'enfer, un soleil qui n'arrive même pas à faire sécher les plaies de ces enfants-soldats condamnés au pillage et au meurtre, de ces enfants drogués, violés et tués par la cupidité des uns et la bêtise des autres. Il faut louer Kourouma, ce «*diseur de vérité*», d'avoir brisé le mur du silence en ce qui concerne cette effroyable réalité. On sent chez l'écrivain un sentiment d'urgence qui atteint le lecteur par contagion.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Le corps,
un maître

MARION OU LE CORPS
ENSEIGNANT
Olivier Germain-Thomas
Éditions du Rocher
Paris, 2000, 214 pages

NAÏM KATTAN

À travers une intrigue bien ficelée, Olivier Germain-Thomas cherche, dans chacun de ses romans, à comprendre un mystère, celui de la *macumba* au Brésil ou celui d'un peuple souterrain à Venise.

Dans son dernier roman, *Marion ou le corps enseignant*, il explore le rapport de son héroïne avec son corps. Marion est une jeune fille de l'Ardeche. Installée à Paris, elle enseigne dans un collège d'une banlieue dure. Elle s'applique à révéler la beauté des textes littéraires à des jeunes appartenant, le plus souvent, à des familles défavorisées, dont l'intérêt pour ses courageuses tentatives demeure négligeable.

En plus d'enseigner, Marion découvre les richesses de la musique, celles des tableaux du Louvre ainsi que le charme des rues de Paris. Elle attend, avant tout, des révélations de son propre corps. Chaque homme qui entre dans sa vie, fût-ce brièvement, lève le voile de diverses facettes de ses rêves et de ses attentes. Tout passe d'abord par le corps. Son premier compagnon, Hubert, est un homme plus âgé, raffiné, au fait de l'art et de la gastronomie, qui a voyagé dans de nombreux pays et connu les aborigènes d'Australie. Tous deux en quête des ressources de leur corps, ils décident tacitement de bannir tout sentiment de leur lien. Au seuil de la découverte de l'amour, ils se réfugient dans le mutisme, partent en vacances, chacun de son côté, et quand, finalement, Hubert lance un appel à Marion, elle hésite et décide de ne pas se rendre à sa rencontre pour apprendre, peu après, qu'il s'est tué dans un accident de voiture.

Ainsi, la mort était au rendez-vous et a pris le pas sur la révélation du sentiment. Le deuxième partenaire est un élève de Marion, Malik, Maghrébin hostile à la société, à sa propre vie, et qui croit trouver une issue dans l'intégrisme islamiste. Leurs corps les unissent dans une passion faite de pulsion et de désir, et ils se refusent à en concevoir un arrière-plan amoureux. Amour interdit. À son collègue, on prévient Marion qu'elle ne peut pas entretenir des rapports sexuels avec l'un de ses élèves. Se croyant trahie par Malik qui avait promis de ne pas révéler leur secret, elle décide de lui tourner le dos, de l'ignorer.

Elle s'aperçoit qu'elle s'était trompée, mais il est déjà trop tard car le jeune garçon s'est joint à un groupe de terroristes.

Il a pris soin de lui téléphoner pour lui indiquer, avant la déflagration, le lieu où il avait posé une bombe. Elle prévient un des amis du jeune homme et celui-ci prévient la police. Le complot étant déjoué, Malik est égorgé par ceux de sa bande.

Encore une fois, la mort devance Marion alors qu'elle s'apprête à accepter l'amour, à se plier à son sentiment, à vivre sa passion. Ainsi, son corps lui échappe. Elle a des rapports insignifiants avec un collègue puis, en voyage, avec un Sicilien pour lequel elle n'est qu'une touriste étrangère. Elle invite même à son studio le policier qui fait enquête sur le complot terroriste, mais celui-ci semble la connaître mieux qu'elle ne peut le faire elle-même et s'abstient de se rendre chez elle. «*C'est beaucoup plus compliqué qu'on ne pense, deux corps*», conclut-elle. C'est le mot qui clôt le roman.

Tout au long de ces pages, nous accompagnons l'institutrice dans sa recherche de l'enseignement de son corps. Elle atteint le seuil de l'amour, cette frontière qui sépare la passion de la révélation de l'être. À l'instar de l'enseignement dispensé aux enfants de la banlieue parisienne, celui qu'elle offre le corps est insuffisant, incomplet. Tant qu'elle ne franchit pas le seuil de l'enseignement, que ce soit celui de l'école ou celui du corps, elle n'atteint pas, au-delà de toutes les quêtes, la révélation de l'esprit. La vie lui échappe en dépit des trésors de l'art, de la musique et de la littérature qui sont à sa portée.

De plus, avec ce roman, Olivier Germain-Thomas juxtapose deux sociétés, celle d'une France quasi archaïque, raffinée jusqu'à la caricature, affichant une noblesse et un passé fabuleux, et une société sauvage, venue d'ailleurs, de loin, et qui cherche à naître avant de prendre racine. Ni l'une ni l'autre ne réussissent à prendre possession d'un corps commun qui serait celui de l'amour.

OUVRAGES
DE
RÉFÉRENCEAu panthéon
des grands
auteursCAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

C'est un bijou qu'on voudrait lire *in extenso*, enjambant du regard des siècles d'écriture sans lever les yeux, s'attardant sur Apollinaire ou Camus, redécouvrant Daudet, explorant la vie de Green ou de Verlaine, naviguant entre les académiciens et les poètes maudits, passant par quelques auteurs du Moyen Âge ou de la Renaissance grâce à des traductions en français d'aujourd'hui. On peut y savourer, en entrée, des auteurs jusqu' alors inconnus de nous avant d'entrer de plain-pied dans leur œuvre, ou grappiller, selon ses besoins, le nom d'un roman, la date d'une étude, un détail biographique sur tel ou tel écrivain.

Résolument sélectif, *Le Robert des grands écrivains de langue française*, paru récemment, a choisi de concentrer son attention sur 150 auteurs, détaillés en 1521 pages. On pourrait presque penser que ceux qui ont dirigé l'ouvrage, Philippe Hamon et Denis Roger-Vasselini, ont choisi de se faire plaisir en s'attardant un peu plus longuement qu'il est de coutume, pour un dictionnaire, sur les morceaux de leur choix. «*Notre souhait était d'offrir des articles (sur chaque auteur) suffisamment copieux pour refléter cette richesse de la littérature de la langue française, évoquée en commençant*», écrivent-ils en guise de préface.

Cent cinquante auteurs, donc, dont plus des deux tiers ont vécu au XIX^e et au XX^e siècle. D'entrée de jeu, les auteurs reconnaissent que cette orientation les a menés à ignorer des écrivains qui comptent dans la littérature française — nommons simplement Romain Gary, Boris Vian ou Romain Rolland — soit parce qu'ils appartiennent à une époque déjà bien pourvue en la matière, soit parce qu'on n'a pas voulu retenir les auteurs d'un seul livre, ni non plus ceux d'une œuvre-fleuve, soit parce qu'on a voulu servir équitablement différents genres littéraires. Etc.

Saluant la variété, on a aussi retenu quelques auteurs de la francophonie. Du Québec, Anne Hébert, qu'on identifie comme «*une Québécoise universelle*», et Émile Nelligan, «*de la voyance à la démence*», se sont seuls taillé une place au panthéon, où figure aussi notamment Aimé Césaire, «*intellectuel prestigieux*» de la Martinique.

Faut-il s'étonner que seuls 8,66 % des écrivains retenus soient des femmes? On aurait cependant, affirment les auteurs, fait un effort considérable pour en réunir autant ici.

La présentation de chaque auteur débute en général par deux commentaires sur son œuvre, l'un positif, l'autre négatif, mettant en relief l'écrivain dans l'histoire de la littérature. Suit une biographie détaillée situant les œuvres dans leur contexte historique, une présentation du style ainsi que quelques extraits des œuvres. Suivent quelques considérations théoriques qui éclairent l'univers esthétique et philosophique de l'écrivain, ses admirations, ses dégoûts, sa quête, la perception de ses contemporains, amis et ennemis. On y dépeint un Cocteau éclectique, un Flaubert qui n'écrit pas pour les gens de son époque mais pour tous les lecteurs à venir, un Sartre qui obéit à l'impératif de l'engagement, un Zola qui allie l'attention ethnographique et l'intuition psychologique, etc. On signale une ou plusieurs œuvres de façon approfondie, des citations «*des plus connues aux plus inattendues*», un florilège de jugements positifs et négatifs sur l'œuvre et sur l'écrivain. Chaque entrée se termine par la bibliographie de l'auteur, une sélection d'ouvrages lui ayant été consacrés, ainsi qu'une nomenclature de ce qui existe sur ce thème dans le domaine de l'audiovisuel. Sa foison de détails, son format pratique et son propos clair font de cet ouvrage un pur régal pour qui veut s'approcher et approfondir ce condensé des grands moments de la littérature française, où l'on n'aura ici gardé, au prix de quelques sacrifices, que le plus enivrant.

LE ROBERT DES GRANDS
ÉCRIVAINS DE LANGUE
FRANÇAISE

Sous la direction de Philippe Hamon et Denis Roger-Vasselini
Dictionnaires Le Robert
Paris, 2000, 1522 pages

CONCOURS

«Jeunes critiques en arts visuels»

UNE PRODUCTION DU CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

BANQUE
NATIONALEen collaboration
avec

LE DEVOIR

présente la 4^e édition duBIENNALE
DE MONTRÉAL 2000du 28 septembre au 29 octobre
Palais du commerce, 1650 rue BerriUne occasion unique de découvrir
et d'apprécier l'art contemporain.Ce concours s'adresse aux étudiants
et aux étudiantes des établissements
d'enseignement secondaire et collégial
du territoire de la Communauté
urbaine de Montréal.Pour obtenir la fiche d'inscription on
s'adresse au Centre international
d'art contemporain de Montréal :

téléphone : (514) 288-0811 • www.ciac.ca

SALON DU
LIVRE ANCIEN

23 et 24 septembre 2000

Samedi: midi à 18h • Dimanche: 11h à 17h

UNIVERSITÉ CONCORDIA

Pavillon McConnell

1400, boul. de Maisonneuve O.

LE DEVOIR ADMISSION: 5,00 \$ pour les deux journées

RABAIS DE 1,00\$ À L'ADMISSION AVEC CETTE ANNONCE

GRAND CHOIX
DE LIVRES
ANCIENS ET
RARES, ILLUSTRÉS,
PREMIÈRES ÉDITIONS,
BELLES RELIURES.

CIAC - Centre international d'art contemporain de Montréal
producteur de la 4^e édition du Concours «JEUNES CRITIQUES EN ARTS VISUELS»

CONSEIL DES ARTS
Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

GEORGES LAOUN
OPTICIER

HMH

CSQ

LEVALET
D'ŒUR

OBSSESSION
EN LIGNE

AUDIOVILLE

ciac

OVERTIG



TROIS-RIVIÈRES



du 29 septembre
au 8 octobre 2000

http://www.aiqnet.com/fipt

ACTIVITÉS

tous les jours ou presque...

REPAS-POÉSIE

30 sept.-8 oct.	30 sept.-8 oct.	30 sept.-8 oct.	2-6 oct.
12h00 Dîner-poésie	12h00 Dîner-poésie	12h00 Dîner-poésie	12h00 Dîner-poésie
19h00 Souper-poésie	19h00 Souper-poésie	19h00 Souper-poésie	
Angéline Ristorante	Resto Chez André	Le Lupin	Bouff'Elles Café
313 A, des Forges	1140, St-Prosper	376, St-Georges	767 St-Maurice
(819) 372-0468	(819) 376-5811	(819) 370-4740	(819) 378-6963

APÉRO-POÉSIE

30 sept.-8 octobre	30 sept.-8 octobre	30 sept.-8 octobre	30 sept.-8 octobre
sans fumée			
15h00 et 17h00	17h00 Apéro-poésie	17h00 Apéro-poésie	17h00
Café-Gal. Embuscade	Bar L'Hexagone-Delta	Café Bar Zénob	Le Maquisart
1571, Badaeux,	1620, Notre-Dame	171, Bonaventure	323, des Forges
(819) 374-0652	(819) 376-1991	(819) 378-9925	(819) 379-0235

RENCONTRE-POÉSIE

30 sept.-7 octobre	5 et 6 octobre
15h00 et 19h30	20h00
Librairie Morin	Un poète raconte
4000, des Forges	Librairie l'Histoire
(819) 694-1116	sans fin 1374, Hart
	(819) 374-8453

CINÉ-CAMPUS

30 sept.-7 octobre	5 et 6 octobre
14h00 1 octobre	19h30 29 sept., 4, 6, 8
20h00 30 sept., 7 oct.	858, Lavolette
	(819) 376-4459

SOUPER-POÉSIE

30 sept.-7 octobre	5 et 6 octobre
1-6, 8 octobre	
Bistro St-Germain	
(819) 372-0607	

RÉCITAL-POÉSIE

30 sept., 1, 5 oct.	29 sept.-6 oct., 8 oct.	2, 3, 4, 5, 6 octobre	4, 6 octobre
19h00 Café Bar Zénob	20h30 Café Bar Zénob	20h30 Le Comic	20h30 Le Maquisart
171, Bonaventure	171, Bonaventure	334 des Forges	323 des Forges
(819) 378-9925	(819) 378-9925	(819) 370-6655	(819) 379-0235

POÈMES DE NUIT

30 sept.-8 octobre	6 octobre	30 sept.-8 oct.
23h00 Poèmes de nuit	23h00 Poèmes de nuit	01h00 Voix off
Café Bar Zénob	Le Maquisart	Café Bar Zénob
171, Bonaventure	323, des Forges	171, Bonaventure
(819) 378-9925	(819) 379-0235	(819) 378-9925

SUGGESTIONS PARMIS LES 395 ACTIVITÉS

Le vendredi 29 septembre

67-80. 17h00 OUVERTURE OFFICIELLE DU FESTIVAL. Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-ville. Remise du Grand Prix du Festival International de la Poésie, des Prix Piché de Poésie de l'UQTR, du Prix Félix-Antoine-Savard de Poésie et du Grand Prix de Poésie de Radio-Canada. Présentation officielle des poètes. Vernissage de Paroles ailées, 3^e volet de Le Complexe d'Ulysse : Louise Prescott (Québec) et des œuvres de Micheline Cornellier (Québec). TOUS LES POÈTES SONT PRÉSENTS.

Le samedi 30 septembre

92. 13h30-15h00 La Marche Mondiale des Femmes. Accrochage de poèmes sur les cordes-à-poèmes, Parc Châmpain, place de l'Hôtel-de-ville, (819) 372-1636. Poètes : Patricia Nolan (Irlande), Ezza Agha Malak (Liban).

94. 14h00 Vernissage : Voix d'écho : photos-poésie, œuvres et poèmes de Germaine Beaulieu (Québec). Centre d'exposition sur l'industrie des pâtes et papiers, 800, Parc Portuaire, (819) 372-4633.

102. 16h00 Salut Joseph ! Hommage au poète et critique décédé, Joseph Bonenfant. Atrium Paul-Émile-Borduas, pavillon Ringuet, Université du Québec à Trois-Rivières, 3351, boul. des Forges.

108. 17h00 Vernissage : La Bibliothèque Nationale du Canada expose. Maison Hertel-de-la-Fresnière, 802, des Ursulines, (819) 376-5308. Poète : Hector de Saint-Denis Garneau.

113. 19h00-20h15 Récital de poésie Amnistie Internationale. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925. Poètes : Marie-Claire Bancquart (France), Ince Ozdemir (Turquie), Yves Namur (Belgique), Mohammed Bennis (Maroc), Hédi Bouraoui (Ontario), Abdellak Serhani (Québec).

117. 20h00 Anne Hébert un hommage - Orchestre Symphonique de Trois-Rivières, Salle J.-A.-Thompson. Soprano : Aline Kutan. Poète : Joël Des Rosiers (Québec). Prix 18,00 \$, 28,50 \$, 34,00 \$ etc. Réservations : (819) 380-9797.

Le dimanche 1 octobre

123. 11h00 Muffin et poésie : Poètes et écrivains rendent hommage à Clément Marchand. Animation : Patricia Powers, Librairie Clément Morin/Café Morgane, 4000, boul. des Forges, (819) 379-4153.

127. 13h00-17h00 Poèmes en direct et cordes-à-poèmes. Création d'une banderole géante de poèmes et exposition de tous les poèmes des concours faits dans les écoles et les groupes de l'Âge d'or, sur des cordes à linge. Parc Châmpain, place de l'Hôtel-de-ville. ACTIVITÉ FAMILIALE. TOUS LES POÈTES PRÉSENTS.

151. 18h30 Souper-poésie. Restaurant L'accueil, 688, St-Antoine, La Tuque, (819) 523-8008. Poètes : Édith Bourget (Acadie), Claude Bommertz (Luxembourg), Moncef Louhaïbi (Tunisie).

Le lundi 2 octobre

180. 19h30 Récital de poésie. Gagnant(e)s du concours du Conseil de l'Âge d'Or de la Mauricie et remise des prix. Maison de la culture, 1425, place de l'Hôtel-de-ville, (819) 374-5774.

Le mardi 3 octobre

206. 19h30 Soirée-poésie-Librairie Morin-Café Morgane, 4000, boul. des Forges, (819) 379-4153. Poètes : Alex Susanna (Catalogne), Mohammed Bennis (Maroc), Nathalie Stephens (Ontario), Julia Roessler (Suisse), Luce Guilbaud (France).

210. 23h00 Poèmes de nuit 1. Café Bar Zénob, 171, Bonaventure, (819) 378-9925. Poètes : Roger Parsemain (La Guadeloupe), Victor F.A. Redondo (Argentine), Victor Obiols (Catalogne), Saül Ibergoyen (Uruguay), Claude Bommertz (Luxembourg), Pia Tafdrup (Danemark), Virginia Mosley (Angleterre), Kostas Papanastasiou (Grèce), Pierre Barette, Sylvain Rivière (Québec).

211. 01h00 Voix off : poètes sur place ayant publié au moins 1 recueil de poèmes chez un éditeur reconnu. Café Bar Zénob, 171, Bonaventure, (819) 378-9925.

Le mercredi 4 octobre

227. 17h00 Apéro-poésie. Centre social du pavillon des Humanités, Cégep de T.R., 3175, boul. Lavolette, (819) 376-1721. Coût : 3,00\$. Mise en scène : Pierre Legris. Poètes : Marie-Claire Bancquart Annie Salinger (France), Mohammed Bennis (Maroc), Denise Joyal, Gilles Devault, Daniel Dargis, Jean-Marc Desgent, Joël Des Rosiers (Québec).

242. 20h30 Soirée de poésie Écrits des Forges. Le Maquisart, 323, des Forges, (819) 379-0235. Poètes : Brane Mozetic (Slovénie), Luce Guilbaud (France), Amadou Lamine Sall (Sénégal), Oscar Oliva (Mexique), Victor Sandoval (Mexique), Justo Jorge Padron (Espagne), Bernard Pozier, Yves Préfontaine (Québec).

Le jeudi 5 octobre

256. 17h00-18h45 Apéro-poésie. Revue Estuaire. Café Bar Zénob, 171, Bonaventure, (819) 378-9925. Poètes : Jean-Marc Desgent, Jean-Paul Daoust, Monique Mongrain, Philippe Cousineau (Québec).

261. 17h30 Souper de la Société St-Jean-Baptiste de la Mauricie. Thème : la langue française : une langue d'émotions et de raison. Poètes : Joël Des Rosiers (Québec), Yves Préfontaine (Québec), Amadou Lamine Sall (Sénégal), Resto-Bar Le Comic, 334, des Forges, (819) 370-6655. Coût : 10,00 \$.

268. 19h00-20h15 Les Éditions de l'Hexagone. Café Bar Zénob, 171, Bonaventure, (819) 378-9925. Poètes : Marcel Olscamp, Martin-Pierre Tremblay, Robert Fortin, Salah El Khalfa Beddiari (Québec).

269. 19h30 Soirée-poésie-Librairie Morin-Café Morgane, 4000, boul. des Forges, (819) 379-4153. Les Éditions du Noroit. Poètes : Louise Côté, Monique Deland, Denise Desautels, Jocelyne Felix, Martin Gagnon, Paul Chanel Malenfant et Louis-Jean Thibault (Québec).

Le vendredi 6 octobre

282. 14h00 Lancement du numéro 174 la revue Spirale : «Poésies de l'improbable pays». Table ronde : la littérature mineure après Deleuze et Guattari. Animateur : Christian Bouchard. Poètes : Herménégilde Chiasson (Acadie), François Paré (Ontario), Louise Dupré, Michaël La Chance, Pierre Ouellet (Québec). Une lecture suivra la table-ronde. L'Eskael, 363, Bureau, (819) 376-2428.

286. 16h00-17h00 Apéro-poésie CFOU. CFOU-FM, Pavillon Nérée-Beauchemin, Université du Québec à Trois-Rivières, 3351, boul. des Forges, (819) 697-2568. Poètes : Éditions du Vermillon (Ontario) : France Tremblay (Québec), Odette Parisien, Andrée Christensen et Jacques Flamand (Ontario).

289. 17h00 Apéro-poésie. Éditions Arcade. Café Bar Zénob, 171, Bonaventure, (819) 378-9925. Poètes : Claudine Bertrand, directrice, Marie-Claire Bancquart, Luce Guilbaud, Annie Salinger (France), Patricia Nolan (Irlande), Christine Palmieri, Cécile Cloutier, Annie Molin-Vasseur,

Louise Blouin, Anne Brunelle (Québec).

296. 19h00 Récital en langue espagnole : VIII tarde otónal de poesia y musica : Salle Rodolphe-Mathieu, Pav. Michel-Sarrazin, U.Q.T.R., (819) 370-1502. Poètes : Victor F.A. Redondo (Argentine), Oscar Oliva (Mexique), Victor Obiols (Catalogne), Saül Ibergoyen (Uruguay), Justo Jorge Padron (Espagne), Renato Sandoval (Pérou), Alex Susanna (Catalogne).

297. 19h00 Poèmes en langue anglaise. Église anglicane St-James, 811, des Ursulines, (819) 374-6010. Poètes : Patricia Nolan (Irlande), Virginia Mosley (Angleterre), Erin Mouré, Endre Farkas, Carolyn Marie Souaid (Québec).

300. 19h30 Vin-fromage-poésie. L'Association France-Québec reçoit. Maison Hertel-de-la-Fresnière, 802, des Ursulines. Coût : 12,00 \$ (membre), 15,00 \$ (non-membre). Réservations : (819) 378-7845 ou (819) 374-1452. Poètes : Ezza Agha Malak (Liban), Marie-Claire Bancquart (France), Ince Ozdemir (Turquie), Jean-Yves Théberge (Québec).

Le samedi 7 octobre

317. 13h00-17h00 Les cordes-à-poèmes. Exposition de tous les poèmes des concours faits dans les écoles et les groupes de l'Âge d'or, sur les cordes-à-poèmes. Tous les poètes présents y accrochent un poème. Place de l'Hôtel-de-ville. ACTIVITÉ FAMILIALE.

319. 14h00 GRANDE SOIRÉE DE LA POÉSIE 1 : dédiée à la mémoire de Anne Hébert et Joseph Bonenfant. 30 poètes sur scène. Maison de la culture de Trois-Rivières, 1425, place de l'Hôtel-de-ville. Prix : 10,00 \$ TTC. Réservations entre 11h00 et 18h00 : (819) 380-9797.

338. 20h00 GRANDE SOIRÉE DE LA POÉSIE 2 : dédiée à la mémoire de Anne Hébert et Joseph Bonenfant. 30 poètes sur scène. Maison de la culture de Trois-Rivières, 1425, place de l'Hôtel-de-ville. Prix : 10,00 \$ TTC. Réservations entre 11h00 et 18h00 : (819) 380-9797.

Le dimanche 8 octobre

342. 11h00 Muffin et poésie. Librairie Clément Morin/Café Morgane, 4000, boul. des Forges, (819) 379-4153. Poète : Joël Des Rosiers, lauréat du 16e Grand Prix du Festival International de la Poésie.

352. 17h00 Apéro-poésie de la revue Exit. Café Bar Zénob, 171, Bonaventure, (819) 378-9925. Poètes : Tony Tremblay, Denise Brassard, Mario Cholette, Serge-Patrice Thibodeau, Stéphane Despatie, Éric Roberge, Hélène Monette, Christine Germain (Québec).

361. 20h00 Jazz et poésie. Maison de la culture de Trois-Rivières, 1425, place de l'Hôtel-de-ville. Collectif Musium, direction : Daniel Lessard (Québec). Poètes : Amadou Lamine Sall (Sénégal), Émile Martel, Paul-Marie Lapointe, Jean-Éric Riopel, Joël Des Rosiers (Québec).

362. 20h30 Récital-poésie : Lèvres urbaines. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925. Poètes : Claude Beausoleil, directeur, Yolande Villemare (Québec), Herménégilde Chiasson (Acadie), Oscar Oliva (Mexique).

363. 23h00 Poèmes de nuit 1 : dernier tour du monde. Café Bar Zénob, 171, rue Bonaventure, (819) 378-9925. Tous les poètes encore présents.

JOUR(S) DE PRÉSENCE

JOUR(S) DE PRÉSENCE	1	2	3	4	5	6	7	8
001. Prix Alan-Grandbois : (à venir)								
002. Prix Piché de Poésie de l'UQTR :								
003. Benoit Monique								
005. Brunelle Anne								
004. Émile-Nelligan: Riopel Jean-Éric								
005. Festival International de la Poésie: Desrosiers Joël								
006. Gouverneur Général du Canada: Herménégilde Chiasson (Acadie)								
007. Prix Félix-Antoine Savard: Yves Préfontaine								
008. Prix Gilles-Corbeil: Paul Marie Lapointe								
009. Prix Jovette-Bernier: Martin Thibault								
010. Prix Radio-Canada: (à venir)								
011. Prix SEC Jeune Galaxie: Olivier Gagné								
012. Prix Trillium: Andrée Christensen / Jacques Flamand								
013. Prix Jacqueline D'Éry-Mocho: Pierre Barette								
014. Prix Casé Quatre Jedis Jacques Gauthier								

Les gagnant(e)s des Prix de poésie suivants :

- 001. Prix Alan-Grandbois : (à venir)
- 002. Prix Piché de Poésie de l'UQTR :
- 003. Benoit Monique
- 005. Brunelle Anne
- 004. Émile-Nelligan: Riopel Jean-Éric
- 005. Festival International de la Poésie: Desrosiers Joël
- 006. Gouverneur Général du Canada: Herménégilde Chiasson (Acadie)
- 007. Prix Félix-Antoine Savard: Yves Préfontaine
- 008. Prix Gilles-Corbeil: Paul Marie Lapointe
- 009. Prix Jovette-Bernier: Martin Thibault
- 010. Prix Radio-Canada: (à venir)
- 011. Prix SEC Jeune Galaxie: Olivier Gagné
- 012. Prix Trillium: Andrée Christensen / Jacques Flamand
- 013. Prix Jacqueline D'Éry-Mocho: Pierre Barette
- 014. Prix Casé Quatre Jedis Jacques Gauthier

Autres poètes québécois

- 015. Bailie Robert
- 016. Balta Christine
- 017. Beddiani Salah El Khalfa
- 018. Beaulieu Germaine
- 019. Beausoleil Claude
- 020. Boucher France
- 021. Bertrand Claudine
- 022. Blouin Lucie
- 023. Blouin Michel
- 024. Boisvert Yves
- 025. Bujold Denise
- 026. Bussard Denise
- 027. Caron Louis
- 028. Chaillos Pierre
- 029. Cholette Mario
- 030. Cloutier Cécile
- 031. Corbeil Marie-Claire
- 032. Côté Louise
- 033. Cousineau Philippe
- 034. Dargis Daniel
- 035. Daoust Jean-Paul
- 036. de Fontenay Hervé
- 037. Deland Monique
- 038. Desgent Jean-Marc
- 039. Desautels Denise
- 040. Despatie Stéphane
- 041. Desroches Roger
- 042. D'Éry Jean
- 043. Devault Gilles
- 044. Deyon Paule
- 045. Dupré Louise
- 046. Durepoix Fernand
- 047. Farkas Endre
- 048. Felix Jocelyne
- 049. Fortin Célyne
- 050. Fortin Robert
- 051. Fournier Danielle
- 052. Gagnon Martin
- 053. Gaudet Gérard
- 054. Germain Christine
- 055. Girou Robert
- 056. Issa Mireille
- 057. Jacob Louis
- 058. Jean Guy
- 059. Joyal Denise
- 060. Juteau Monique
- 061. Lachance Michèle
- 062. Lacharité Carl
- 063. Laforte Monique
- 064. Lalonde Gabriel

Poètes québécois de la relève : Groupe Nuits Urbaines

- 065. Lebel Carol
- 066. Malenfant Paul Chazel
- 067. Marchamps Guy
- 068. Marchand Clément
- 069. Martel Émile
- 070. Monette Hélène
- 071. Mongrain Serge
- 072. Mouré Érin
- 073. Olscamp Marcel
- 074. Ouellet Martin
- 075. Ouellet Pierre
- 076. Palmieri Christine
- 077. Perreault Guy
- 078. Pozier Bernard
- 079. Richard Christine
- 080. Rivière Sylvain
- 081. Roberge Eric
- 082. Royer Jean
- 083. Serhani Abdellak
- 084. Souaid Carolyn Marie
- 085. Thibault Martin
- 086. Thibault Louis-Jean
- 087. Thibodeau Serge Patrice
- 088. Tremblay France
- 089. Tremblay Martin-Pierre
- 090. Tremblay Tony
- 091. Vallancourt Marc
- 092. Vasseur Annie-Moln
- 093. Villenaire Yolande

Poètes des autres provinces du Canada

- 094. Jannetean Sylvain
- 095. Jutra Benoit
- 096. Pagé Louis-Frédéric
- 097. Ricard Mélanie
- 098. Bouraoui Hédi (Ontario)
- 099. Bourget Édith (Acadie)
- 100. Campeau Nicole V. (Ontario)
- 101. Dion Robert (Ontario)
- 102. Leblanc Gérard (Acadie)
- 103. Paré François
- 104. Parisien Odette (Ontario)
- 105. Pelletier Pierre (Ontario)
- 106. Paenak Stefan (Ontario)
- 107. Savard Michel (Terre-Neuve)
- 108. Stephens Nathalie (Ontario)

Au plan international

- 109. Bancquart Marie-Claire (France)
- 110. Bennis Mohammed (Maroc)
- 111. Bommertz, Claude (Luxembourg)
- 112. Guilbaud Luce (France)
- 113. Kenjeev Bakhyr (Russie)
- 114. Louhaïbi Moncef (Tunisie)
- 115. Malak Ezza Agha (Liban)
- 116. Ibergoyen Saül (Uruguay)
- 117. Mozetic Brane (Slovénie)
- 118. Moorhead Andrea (États-Unis)
- 119. Mosley Virginia (Angleterre)
- 120. Namur Yves (Belgique)
- 121. Nolan Patricia (Irlande)
- 122. Obiols Victor (Catalogne/Espagne)
- 123. Oliva Oscar (Mexique)
- 124. Ozdemir Ince (Turquie)
- 125. Padron Justo Jorge (Espagne)
- 126. Papanastasiou Kostas (Grèce)
- 127. Parsemain Roger (La Guadeloupe)
- 128. Rebetz Pascal (Suisse)
- 129. Redondo Victor F.A. (Argentine)
- 130. Roessler Julia (Suisse)
- 131. Salinger Annie (France)
- 132. Sall Amadou Lamine (Sénégal)
- 133. Sandoval Victor (Mexique)
- 134. Sandoval Renato (Pérou)
- 135. Susanna Alex (Catalogne/Espagne)
- 136. Tafdrup Pia (Danemark)

JOUR(S) DE PRÉSENCE

JOUR(S) DE PRÉSENCE	1	2	3	4	5	6	7	8
065. Lebel Carol								
066. Malenfant Paul Chazel								
067. Marchamps Guy								
068. Marchand Clément								
069. Martel Émile								
070. Monette Hélène								
071. Mongrain Serge								
072. Mouré Érin								
073. Olscamp Marcel								
074. Ouellet Martin								
075. Ouellet Pierre								
076. Palmieri Christine								
077. Perreault Guy								
078. Poz								

ARTS

Hommage à Yves Gaucher (1934-2000)

Enseigner la matière

L'artiste pédagogue

Le 8 septembre, le Québec perdait un de ses artistes en arts visuels les plus respectés. Yves Gaucher s'est éteint des suites fulgurantes d'une maladie. Un des plus remarquables défenseurs de la peinture abstraite, maître graveur et pédagogue convaincu, Yves Gaucher a reçu en 1980 la médaille de l'ordre du Canada. Certaines de ces gravures, innovatrices, ont été reconnues à travers le monde. Il était âgé de 66 ans.

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Parmi les domaines pour lesquels Yves Gaucher a fait preuve de longévité, outre la pratique de la gravure et de la peinture, l'enseignement compte parmi les fers de lance d'une carrière longue de plus de trente ans. Gaucher était le dernier cofondateur

du département des arts visuels de l'université Concordia. Il était encore en poste, même s'il avait atteint l'âge de la retraite depuis deux ans déjà. Selon l'artiste Richard-Max Tremblay, ami de longue date, l'enseignement pour Gaucher était primordial en raison des échanges qu'il permettait d'avoir avec les étudiants. En plus d'être un amateur de bon vin et de tennis, Yves Gaucher était reconnu pour sa générosité.

«Rétrospectivement, je peux dire que quiconque entrait en contact avec lui pouvait profiter de cette générosité», se rappelle le jeune peintre Marc Séguin. Comme Betty Goodwin autrefois, Séguin a connu les enseignements de Gaucher. Pendant un an, il a eu la chance de le côtoyer comme professeur, pendant la session 1994-95. «Par la suite, et j'imagine qu'il devait en être de même pour les autres, il n'a pas cessé de me donner des conseils.»

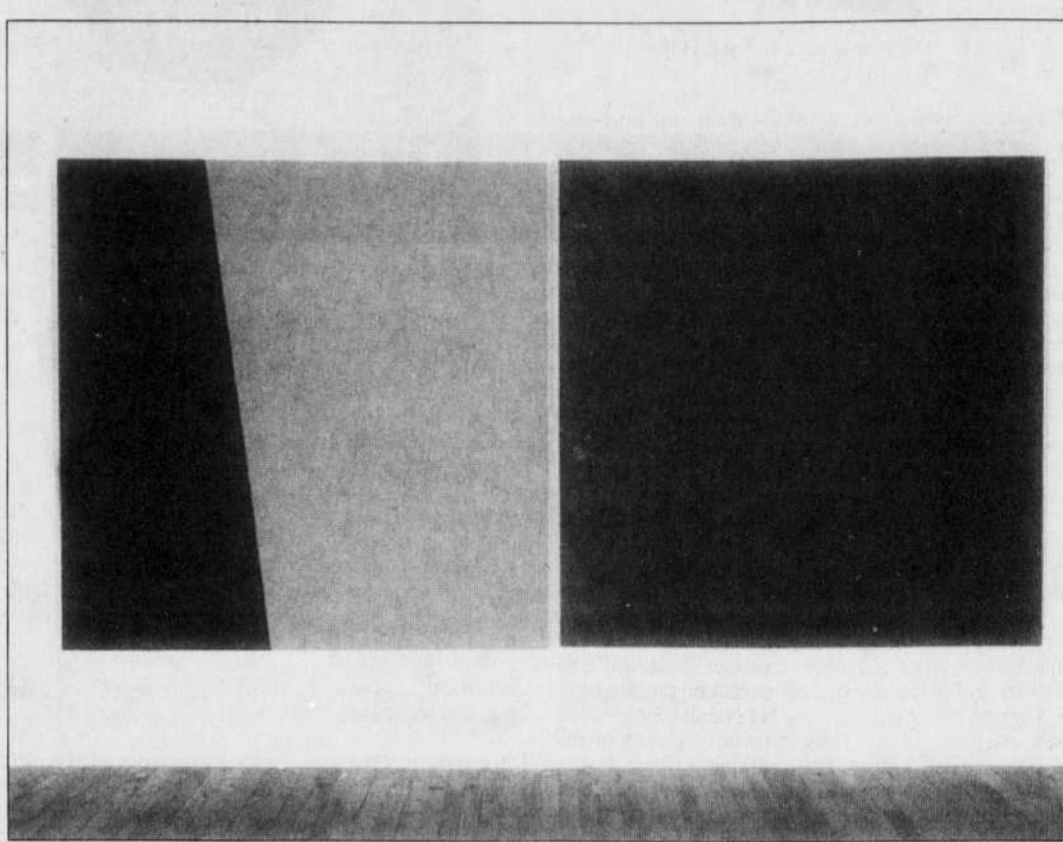
Gaucher aimait les discussions soutenues. «Il choisissait les personnes avec lesquelles il développait des filiations. Si tu avais quelque chose à dire, il t'écoutait.» Séguin décrit le professeur Gaucher comme quelqu'un d'extrêmement ri-

goureux, respecté des étudiants, une personne «précieuse pour quelqu'un qui étudie».

«Il était impliqué dans toutes les formes de peinture. Il poursuivait sa démarche personnelle, dans l'abstraction, mais il avait compris que les problèmes de la peinture de son temps n'étaient plus ceux d'aujourd'hui. Il respectait beaucoup ses étudiants, les poussait constamment à aller plus loin. Il était très exigeant pour ceux dont il sentait qu'ils pouvaient prendre des commentaires plus sévères», explique Séguin. Pour Séguin, Gaucher avait un œil sans pareil pour identifier ce qui clochait dans un tableau. Sans complaisance, il poursuivait: «Il m'étonnait terriblement. Il ne se rappelait pas toujours tous les noms des étudiants, mais il pouvait garder en tête le détail d'un tableau et te le rappeler des mois plus tard.»

Celui qui n'hésitait pas «à transcender le rapport maître-élève», reconnaît Séguin, ne devait pas plaire à tous. «C'était un homme fier, orgueilleux, mais dénué de prétention. On avait tout de même devant nous quelqu'un qui avait marqué l'histoire de l'art.» Bon conteur, il apportait également des œuvres originales de sa collection pour que puissent s'y confronter les étudiants, notamment des Mondrian et des Malévitch, ainsi que diverses œuvres sur papier.

Il disait également à ses étudiants, soucieux de les ramener sur terre, que s'ils voulaient devenir de «vrais artistes», ils devaient «sortir de l'institution». En homme tranché qu'il était, révèle Séguin, il disait que, pour «se débarrasser des



CB + Gs - II, 1994, acrylique sur toile d'Yves Gaucher.

PIERRE CHARRIER

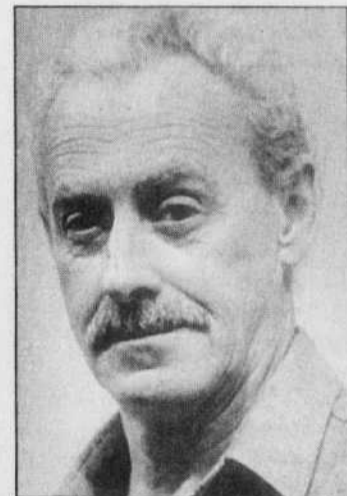
acquis imposés par l'enseignement, ça prenait dix ans.»

«Il n'avait pas de temps à perdre. Il accordait de l'attention à tous, et à ceux qui répondaient, il en donnait davantage.» Austère, il l'était. «Mais tu l'en fous quand tu es là pour apprendre. Rares sont ceux qui peuvent concilier la pédagogie et la pratique

artistique, lui le pouvait.»

Séguin raconte qu'il avait rencontré Gaucher en juin, alors que ce dernier venait de s'entendre avec le galeriste René Blouin pour exposer de nouvelles œuvres. «Il m'avait dit ce qu'il allait exposer. Il s'était blessé à l'épaule en faisant une chute. Il ne pouvait pas

peindre, son épaule le faisait encore souffrir. Hors de question de cesser de travailler, il s'était mis au collage.» Ce sont du reste ces collages que nous verrons en novembre chez René Blouin. Gaucher s'était blessé alors qu'il pratiquait le surf. C'était aussi cela, Gaucher, un explorateur et un bon vivant.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR
Yves Gaucher en 1990

L'équipe de la Galerie Simon Blais rend hommage à

YVES GAUCHER

L'artiste, l'innovateur, l'homme

gal.simonblais@videotron.net

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark, Montréal H2T 2T3 514.849.1165 - Ouvert du mardi au vendredi 9h-30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

Le témoignage de Molinari

Rencontre de soleils

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

Le peintre Guido Molinari est d'une franchise désarmante: «Je ne sais pas pourquoi vous tenez à m'interviewer puisque Yves Gaucher et moi n'étions pas en bons termes, c'est de notoriété publique», réplique-t-il tout de go à la demande d'entrevue téléphonique, formulée plus tôt cette semaine. Celui que l'on surnomme «Moli» dans le milieu des arts visuels, un des peintres les plus connus au pays, se laisse tout de même convaincre facilement. Après tout, l'idée n'est pas de tracer un portrait hagiographique du dis-

paru. «Disons qu'on a eu des mots ensemble. Il buvait. On a bu ensemble. Et puis, évidemment, on s'est chicanés. Disons que, quand les gens boivent, ils ont tendance à se dire des vérités qu'il vaudrait mieux taire...»

Cela confié, Guido Molinari se lance dans un hommage concret et senti de l'autre peintre abstrait. «Maintenant, je peux vous dire que, selon moi, Yves Gaucher était un des peintres les plus importants ici, au Québec, enchaîne-t-il. Je crois aussi que, malgré tous nos ajf-férends, il était important pour moi parce que nous partagions certaines convictions par rapport à la peinture, par rapport à l'art. Il a été particulièrement important

comme diffuseur d'une certaine gravure expérimentale. Il a aussi toujours défendu notre approche picturale au Canada.»

Guido Molinari admet que leurs conceptions de l'art abstrait ont fini par s'entrechoquer. Il tient tout de même à rétablir l'ordre chronologique des innovations. «Quand j'ai arrêté de faire des "stripes" verticales, il s'est mis à en produire des horizontales. Je trouvais ça un peu comique. Et ça a été à l'origine d'un de nos malentendus. Comme d'autres, il a beaucoup travaillé à partir de la notion de l'arythmique. J'avais fait ça bien avant, même s'il avait son monde bien à lui. Son approche était peut-

être plus graphique que la mienne. Ses tableaux gris comptent d'ailleurs parmi sa production la plus importante.»

Molinari et Gaucher se sont aussi côtoyés à l'université Concordia pendant plus de deux décennies. Là encore les deux hommes étaient tout à la fois très proches et tout à fait éloignés l'un de l'autre. «Il ne se gaspillait pas pour tout le monde, dit Molinari en rigolant un brin. Moi, je veux que chacun se trouve. Je vise l'authenticité. Yves Gaucher, lui, était assez élitiste dans son enseignement. Il n'avait pas beaucoup de temps à perdre avec les gens qui n'avaient pas beaucoup de talent.»

Yves Gaucher
1934 - 2000

Véritables stimulants visuels, les tableaux de Yves Gaucher ont su maintenir une relation intime et personnelle entre le spectateur et l'œuvre. Le Musée d'art contemporain de Montréal rend hommage à un artiste remarquable, passionné, constamment à la recherche de nouvelles préoccupations plastiques.

Photo: Richard-Max Tremblay

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec

Hommage à
Yves Gaucher
1934 - 2000

« Le parti que je défendais vivement, puisqu'on en a tous un, c'était celui de la curiosité de soi, de la recherche personnelle comme entité à déchiffrer. »
Yves Gaucher

Le Musée du Québec rend hommage à Yves Gaucher, graveur, peintre et professeur émérite, figure dominante de l'art contemporain des quarante dernières années.

MUSÉE DU QUÉBEC

Parc des Champs-de-Bataille, Québec • (418) 643-2150 • www.mdq.org

manif d'art

manifestation internationale d'art de Québec du 1^{er} septembre au 15 octobre 2000

carole baillargeon · bgl · jo-anne balcaen · carl bouchard · millie chen
nancy et sheila couture · johan creten · alexandre david · wim delvoys · robbin deyo
aganetha dyck · claudie gagnon · vivian gottheim · nathalie grimard · spring huribut
sharon kiviand · andré lacroix · natalie lafortune · yvonne lammerich · isabelle laverdière
louise lefebvre · marcel marois · bernie miller · shelley miller · françois morelli · mark mullin
david naylor · Frédéric oilereau · jorge orta · richard purdy · jeannie thib
florent veilleux · laura vickerson

«Petits miracles misérables et merveilleux» | tableaux vivants de Claudie Gagnon | Billets en pré-vente à l'Oeil de poisson 15\$ à la porte | 12\$ par personne en pré-vente 10\$ par personne pour groupe de 10 personnes et plus

Sites d'exposition
Mercredi de midi à 21h
Du jeudi au dimanche de midi à 17h
réservation 648 2975

Église Notre-Dame-de-Grâce, coin Arago et Mazenod les 28, 29, 30 septembre et les 1er, 4, 5, 6, 7, 8 octobre à 20h00 (entrée sur Mazenod)

Logos: Québec, VIA+, Radio-Canada, Université FAVAI, MCAULAN, LE DEVOIR, LE SOLEIL

LES ARTS

ARTS VISUELS

Cloisons instables

DELPHINE
ET MICHEL HERRERIAGalerie Clark
1591, rue Clark, 2^e étage
Jusqu'au 15 octobreBERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Pour commencer sa nouvelle saison, une onzième «qui n'y va pas avec le dos de la cuillère», la galerie Clark donne le coup d'envoi d'une programmation dont l'axe principal, comme dans d'autres galeries, recoupe ce qu'il est convenu d'appeler des pratiques relationnelles. Il faut s'attendre à Montréal à une foule d'événements qui prendront d'assaut des lieux autres que les salles habituelles des galeries. La programmation de la galerie Skol, pour sa part, est presque entièrement placée sous le signe de ces pratiques relationnelles, souvent rencontrées hors des temples blancs de la culture. Dare-dare fait également dans le hors-norme en ce début de saison, et par la suite la performance sera de mise à la Centrale, tout comme elle l'est, histoire de revenir à nos moutons, à Clark.

Pour cette première exposition, le duo et couple composé de Delphine et Michel Herreria, deux artistes bordelais, s'est plié à un mois de résidence au cours duquel il a pu expérimenter à sa guise. Si chacun de ces artistes développe une pratique autonome, les deux comparses mettent à l'occasion leurs énergies en commun. Dans leur cas, il s'agit d'une pratique qui fait retour sur un courant de plus en plus en vogue et dont le critique d'art Nicolas Bourriaud est le théoricien. Ce dernier, sans être l'inventeur du genre, a mis un nom sur une pratique qu'il est désormais convenu d'appeler «l'esthétique relationnelle». Or, contrairement à la formule qui, en règle générale et dans son acception la plus réduite, donne lieu à des situations ou des rencontres plus qu'à la fabrication habituelle d'objets dits d'art, le duo Herreria, plutôt que de s'épanouir hors les murs des centres de diffusion, s'est cantonné dans les espaces limités de la galerie.

Dans une série de dessins intrigants, le duo met justement en péril les règles conventionnelles des relations humaines et sociales. Tout dans ces dessins à la gouache et à la craie cherche à définir de nouveaux modèles, de nouvelles interfaces pour «gérer» les communications interpersonnelles. Impossible de ne pas penser ici à des travaux comme ceux de Massimo Guerrera, sur la rhétorique commerciale et la circulation des denrées, ou ceux de Naomi London, qui en dessin affectionne l'élaboration des prothèses aptes à supplanter les moyens de transmission connus.

De fait, la facture hachurée des dessins actuellement exposés chez Clark, proches de la bande dessinée, ressemble à celle des œuvres sur papier de London. L'écriture manuscrite qu'ils affichent, comme des notes de travail, n'est pas sans rappeler les œuvres de l'artiste montréalaise. Aussi, ces graphies sont grandement déterminées par certains pans de la peinture récente, celle de Francis Bacon par exemple, dont on en retrouve les accents, notamment dans les zones les plus troubles de ces compositions crayonnées.

Esthétique relationnelle

Cette production, avec les notes qu'elle affiche, ressemble à certains dessins d'architecture expé-



GUY L'HEUREUX

Dans une série de dessins intrigants, le duo et couple composé de Delphine et Michel Herreria met justement en péril les règles conventionnelles des relations humaines et sociales.

mentale. Des fictions en tous genres sont assises par le trait de crayon, dans lesquelles sont problématisés les croisements tissés entre individus à travers des espaces communs. Les images que présente le duo, bien que non dépourvues d'humour, ne sont pas de tout repos. Elles sont faites de corps génériques cousus par des prothèses, de parcs dans lesquels se retrouvent en troupeau des individus, de modèles pour qui l'intérieur et l'extérieur du corps sont rendus imperméables.

En plus des grands dessins, les murs de la galerie sont couverts de petites agglomérations d'images, d'objets vestimentaires et de petits dessins humoristiques mais combien mordants, comme celui sur lequel on peut voir se déployer des «aménagements de proximité». Ailleurs, la question de la circularité des échanges est soulevée, celle du recyclage également, entre autres par les boules de tissus et d'images qui jonchent le sol, des enroulements de débris issus de pièces que l'on retrouve sur les murs.

Contrairement à Guerrera, dont la rhétorique sert essentiellement à rendre absurde le discours de mise en marché, celle des Herreria se tourne vers les communications. Tant les photos prises dans la rue que les dessins font référence à des univers bureaucratiques dans lesquels se tissent des relations de pouvoir comme des situations de gestion de capital humain. En cela, l'installation transporte et tend à rendre l'espace de la galerie poreux. À consulter autant qu'à contempler.

Effets spéciaux

HIGH STREET

Gary Evans
Edifice Belgo
372, rue Sainte-Catherine Ouest,
local 424
Présenté par la Galerie
Paul Petro
Jusqu'au 30 septembreBERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

On ne peut pas dire que le jeune peintre torontois Gary Evans emprunte des voies faciles. Issu du Ontario College of Art en 1989, il en est à sa cinquième exposition solo à la galerie Paul Petro de Toronto et s'attaque, en peinture, à des genres ancrés dans de lourdes traditions, soit le paysage. Qu'il soit urbain ou forgé par la nature, le paysage chez Evans est prêt à être peint. Sortie depuis trois ans de la nature luxuriante passée au crible d'une peinture fluide, de l'expression saturée des gestes du peintre et d'effets psychologisants que cette saturation apporte, la peinture d'Evans est parvenue, dans le cycle actuellement accroché à Montréal, à une facture proche d'une esthétique de sons photographiques. Evans, qui ne semble pas craindre de se frotter à des canons de l'histoire de l'art récente, se rapproche en peinture d'effets photographiques qu'a longuement fréquentés avant lui Gerhard Richter, plus spécialement dans le milieu des années 60. Dans cette série intitulée *High Street*, le peintre singe, comme plusieurs avant lui, les rendus de la photographie.

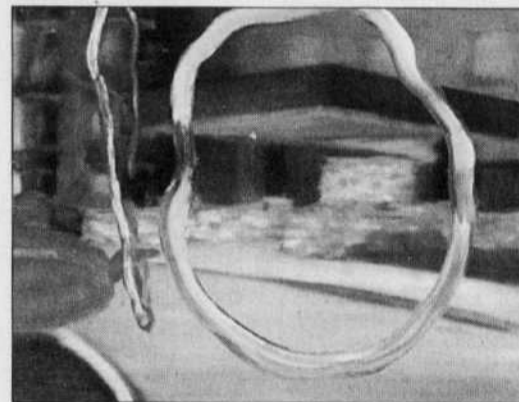
Ces toiles retiennent l'attention par les écarts si marquants entre les plans retirés, des vues urbaines saisies à travers une peinture brossée et les plans rapprochés, totalement abstraits. Sur ces images de banlieue, le peintre ajoute des halos de peinture, des formes circulaires fluides et irrégulières ou des

plages qui fonctionnent comme des cloques, des trousés dans une matière translucide (les dépôts du lavage des photographies? Vu ainsi, ce travail resterait sous l'emprise du mimétisme). En cela, Evans affirme la surface du tableau. La peinture, du moins ses éléments non mimétiques, fait littéralement tache sur la surface comme toute tranquille des images floues. Et l'artiste manipule ces éléments atypiques avec tout juste ce qu'il faut d'adresse pour tordre ces surfaces et faire basculer la représentation dans un univers qu'il est possible de voir comme onirique. Il n'en faut pas plus pour que nous revienne en tête cette phrase de l'Américain Mark Tansey, qui disait à peu près ceci: «Le problème pour la représentation est de trouver d'autres fonctions, outre que de capter le réel.» Certes, Evans parvient à proposer de nouvelles fonctions pour la peinture.

Dans les «visions» du peintre, la peinture semble le lieu d'apparitions fantastiques. L'opposition

présentation, prenant les habits d'effets spéciaux comme ceux que réserve le cinéma. Autre opposition qui, elle, n'est pas levée, la plupart des tableaux d'Evans confrontent le mouvement latéral des fonds de scène au statisme envahissant des cernes qui s'offrent en frontalité. Les cernes de couleurs contrastantes semblent émerger du fond, profitant, si l'on parlait de photographie au sens strict (le terme serait plus approprié), de la profondeur de champ limitée de la prise de vue. Tout cela contribue à faire de la peinture d'Evans le théâtre d'étranges apparitions.

L'exposition organisée par Paul Petro donne à voir un cycle complet de peinture, une trentaine de numéros, ce qui est chose assez rare, une sélection qui comprend une série de très petits formats qui ne perdent rien en intensité. Pour le reste, on aura toute l'occasion de mesurer davantage le souffle de cette production à la galerie du Centre des arts Saïdye Bronfman dès le 16 novembre, où l'on pourra contempler un survol des cinq dernières années de production de l'artiste.



SOURCE GALERIE PAUL PETRO

969 Inverhouse, de Gary Evans.



"Rivière du Nord près de Ste-Marguerite"

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

MAURICE CULLEN, A.R.C.
(1866-1934)

16 - 30 SEPTEMBRE

Catalogue: 10\$

Nous remercions les collectionneurs particuliers de nous avoir gracieusement prêté leurs tableaux. Sans leur collaboration, cette exposition n'aurait pas eu lieu.

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.
1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL. TÉL. (514) 288-7306

l'idée de la grande ville
europe centrale 1890-1937

du 24 mai au 15 octobre 2000

CCA

Centre Canadien d'Architecture

1920, rue Baile, Montréal 514 939.7026 ou www.cca.qc.ca

Banque de Montréal

BMO

GROUPE FINANCIER
BANQUE ROYALEAppui de la Société
d'affichage Omni

FUSION

Exposition
des œuvres
d'ateliers de
création et
d'animation
multidisciplinaire

Jusqu'au
15 octobre

Artistes invités :

Francine Larivée
Jean-Jacques Pillet
Rawi Hage
Gaétan Gingras
Nathalie Caron
Devora Neumark

Maison de la culture
Marie-Uguay

6052, boul. Monk
Métro : Monk, autobus 36 Est

Entrée libre

HEURES D'OUVERTURE :

Mardi, mercredi, jeudi : 13 h à 19 h
Vendredi, samedi, dimanche : 13 h à 17 h

Renseignements (514) 872-2044

www.ville.montreal.qc.ca/maisons

MONTRÉAL

GALERIE BERNARD

MARIETTE ROUSSEAU-VERMETTE

« Tapisseries »

DU 13 SEPTEMBRE AU 14 OCTOBRE 2000

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770

du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

Invitation au sous-sol
Vente d'Inventaire

Estampes • dessins • peintures

Du 26 août au 23 septembre 2000

GALERIE SIMON BLAIS

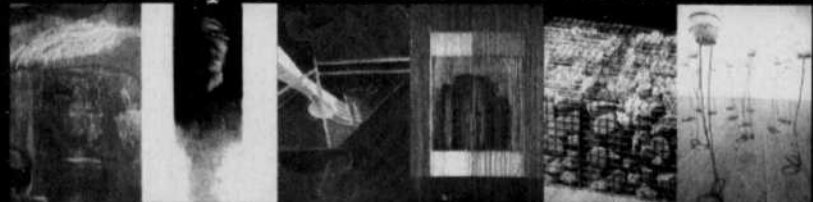
4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514 849-1165 Ouvert du mardi au vendredi 9h 30 à 17h30 et le samedi 10h à 17h

art et ironie
Vient de paraître

ex æquo

une exposition des récipiendaires du prix Stelio-Sole pour les arts visuels de Trois-Rivières

du 20 septembre au 7 octobre 2000



Jo Ann Lanneville Guy Langevin Jean-Pierre Gaudreau Sylvain Groleau Roger Gaudreau Annie Pelletier

à l'édifice Belgo, local 418, 372 Ouest, Ste-Catherine, Montréal

Ouvert du mercredi au samedi, de 12 à 17 heures, renseignements : (819) 372-4611

«Au delà de la mode»

«The fashion statement»

Jusqu'au 15 Octobre

Galerie
Art Mûr
encadrement3429 Notre Dame Ouest.
514 933 0711
Aussi ouvert le dimanche

ENCAN

à l'atelier de
GUIDO MOLINARI
le dimanche
24 septembre à 15 h
se tiendra un encan
des oeuvres de

GEORGETTE PICRON

Une cinquantaine
d'oeuvres des dernières
années seront mises
aux enchères dont
une oeuvre maîtresse :
Boréale, 2000 (48" x 48").

L'encan sera dirigé par
GUIDO MOLINARI

Les oeuvres seront visibles
le samedi 23 de 15 h à 18 h
au 3288 Ste-Catherine Est.
Info : (514) 521-6440

LES ARTS

VITRINE DU DISQUE

Le sucre de Massenet

FRANÇOIS TOUSIGNANT

THAÏS

Jules Massenet: Thaïs. Opéra en deux actes sur un livret d'Anatole France. Decca 466 766-2

Thaïs reste un bien bel opéra, digne d'inaugurer cette chronique nouvelle formule. *Le Devoir* veut maintenant vous offrir du sucre comme Massenet, qui l'avouait lui-même, tenait à en offrir à son public. Désormais, donc, même si *Thaïs* est célèbre surtout pour sa «Méditation», les disques classiques ne méditeront plus et s'efforceront d'encore moins penser et d'ouvrir des horizons.

L'enregistrement est léché à l'extrême. Il faut dire que les orchestres régionaux français, du Capitole de Toulouse à l'Arsenal de Metz, de Strasbourg à Bordeaux — ce dernier étant celui qui nous intéresse en ce cas-ci —, ont su relever le défi de se hisser à des niveaux toujours plus hauts sans renier leur personnalité.

La direction d'Yves Abel est efficace à l'os; il sent cette musique et sait la faire respirer sans engoncement. De plus, il dispose d'une brochette de chanteurs parmi les plus enviés aujourd'hui. Renée Fleming en tête, dans le rôle-titre, et Thomas Hampson en Athanaël. C'est déjà tout dire!

Fleming est superbe de bout en bout. Au parfum de la musique si étrangement frivole et aspirant à la profondeur, elle ajoute la crème de sa voix, toujours aussi chaleureuse, lumineuse et sensuelle. Quant à Hampson, il joue plus aisément du drame que de la séduction — rôle oblige et qualité de voix aussi.

Si on ne remet pas en question



le relatif oublié dans lequel l'histoire a plongé cet opéra avec cette version, au moins retrouve-t-on ce qui faisait la force du compositeur: quand on sait comment bien doser les effets, on produit toujours quelque chose d'efficace. Pour le fond, peu importe; quand la surface est si belle, un certain charme opère et, par un peu de facilité passagère, on aime y succomber.

LE LAC DES CYGNES

Piotr Ilitch Tchaïkovski - Le Lac des cygnes. XXI Classique.

Une nouvelle collection québécoise voit le jour. «A la découverte des grands ballets» est son nom. En cette rentrée scolaire, elle s'adresse directement aux enfants (jeunes et moins jeunes) par le médium de l'ordinateur. Sous la

gouverne de Louis Laviguer, infatigable travailleur auprès des apprentis musiciens, l'Orchestre symphonique des jeunes de Montréal joue des extraits du *Lac des cygnes* de Tchaïkovski pendant qu'un narrateur raconte l'argument avec l'aide de deux comédiens. Le même narrateur vous raconte ensuite un résumé de la vie du compositeur.

Il y a deux manières pour ce genre de produit. Ou bien vous l'écoutez comme antan, uniquement sur votre lecteur de disque, auquel cas vos enfants passent un beau moment, ou bien vous le chargez sur votre ordinateur. Le texte et les images défilent alors à l'unisson du véhicule sonore. En prime, on vous offre une suite de liens pour Internet qui se branchent dès que vous cliquez sur la souris.

C'est vulgarisateur, au sens noble du terme que ne reniait jamais un Fernand Seguin, et c'est aussi très bien fait et soigné. L'imagerie est à la mode tout en participant d'une certaine évocation nostalgique propre au romantisme «gothique» (comme ce courant artistique est anglais, j'utilise les guillemets).

Aussi, quand on porte attention à la «musique de fond», on se rend compte que c'est en plus très bien joué. Ces musiciens d'orchestre en herbe savent déjà comment se comporter en professionnels. Pour stimuler l'appétit, on nous annonce un *Casse-noisette*. Cela risque fort de faire un bien beau cadeau de Noël.

FRITZ WUNDERLICH — ENREGISTREMENTS HISTORIQUES.

Hänssler Classic CD 93.003

Wunderlich était considéré par les Allemands — et surtout les Viennois — comme un *Wunderkind*, un enfant merveilleux. Du ténor vaillant italien (même lorsque, encore selon les normes de l'époque, on chantait ce répertoire en allemand) à la chanson espagnole d'origine populaire, de l'air baroque à la mélodie d'opéra viennoise, ce prodigieux disque offre un échantillon incomparable de l'art du ténor.

Ce sont des documents d'archives de la SWR (radio du Sud-Ouest allemand) qui datent d'entre 1954 et 1965. Vous voulez savoir, en prime de l'art d'un chanteur, la qualité des preneurs de son de la radio à l'époque? Procurez-vous cela! Avec en prime la conjonction de leurs collègues de la maison Hänssler Classic, le ré-



sultat purement technique est prodigieux, même quand il témoigne parfois de son âge; dans ce cas, nulle gêne cependant. Dans une mélodie telle *Parle-moi d'amour, Mariù*, cela ajoute même au charme irrésistible de ce que la musique peut produire avec l'atmosphère sensuelle du jazz à l'allemande d'autrefois.

On entend le plaisir de jouer un peu avec la réverbération, soit, mais ces lectures, en mono comme en stéréo, ne laissent personne de glace. Pour fondre devant une voix de ténor, une voix d'or, voilà ce qu'il vous faut.

R. MURRAY SCHAFER: QUATUORS À CORDES N°S 1 À 7.

Quatuor Molinari, Marie-Danièle Parent (soprano, quatuors n° 4 et 7). ATMA classique ACD 2 2188/89

Annulée, attendue, la voici, cette intégrale (à l'heure d'aujourd'hui) des quatuors à cordes du Canadien R. Murray Schafer. J'oublie les concerts de présentation, j'écoute le disque à froid. Belle prise de son, vivante et pleine, avec une atmosphère acous-

tique qui aide le quatuor (c'est la richesse de la durée de l'écho) et montre que la cantatrice des deux quatuors requérant la voix a plus de présence et de facilité en scène que le pur ersatz de performance qu'on écoute dans son salon plutôt qu'en direct, en salle, ne manque pas de rester.

Ce sont les bémols. Pour les annoncer d'entrée, comme à la clé, c'est qu'on avoue que devant une telle réalisation, ils n'ont que peu d'importance. Vous voulez savoir ce qu'est de la grande musique contemporaine, ce qu'est une grande interprétation de ce répertoire, amoureux et respectueusement faite? Voilà un coffret de deux disques incontournable. Je vous en parlerais davantage, mais respectons les consignes. Sachez seulement que cela vaut cent fois plus qu'une compilation de Johnny Hallyday et que la profondeur des œuvres — après tout, nous ne sommes pas ici dans le domaine du divertissement, n'est-ce pas? — comme l'extrême excellence de l'interprétation forcent plus que l'admiration: un profond respect d'être gratifié de pouvoir entendre une telle musique.



Sur quelques immortelles

PLAISIR D'AMOUR Marie Denise Pelletier Star (Sélect)

Depuis son joli spectacle de 1995 au studio-théâtre de la PdA, on savait Marie Denise Pelletier capable de tout chanter, de la pop à l'opérette, genre qu'elle tâit alors en pur exercice de style. Voilà qu'à la suggestion de notre Beethov local, l'excellent André Gagnon, l'interprète passe de l'amuse-gueule au repas complet, donnant à goûter un plein album de chansons d'hier, ou plutôt d'avant-avant-hier (de 1850 à 1950, large programme). Après avoir passablement réussi le coup du disque-hommage aux plus belles chansons d'ici (*Le Rendez-vous*, qui allait de Vigneault à Plamondon), ce nouveau bain dans le passé antérieur de la ritournelle est-il aussi moussueux? Diantre oui, comme dirait Hubert de la Pâte Feuilletée dans *Les Aventures d'Oumpah-Pah*, chef-d'œuvre méconnu de René Goscinny et Albert Uderzo.

C'est qu'elle sait y faire, la Marie Denise. Et Gagnon itou. Il y a un sacré travail d'élocution et de pose de voix dans ces relectures d'immortelles des répertoires populaires (*Plaisir d'amour*, *Le Temps des cerises*) et classique (des Strauss à Chopin), et l'on a de toute évidence sué du côté des arrangements et de la recherche des pièces: on ne peut qu'applaudir à ce sujet la part généreuse faite aux belles oubliées (*Le chaland qui passe*, *Chanson de l'adieu*). C'est d'abord pour ça qu'il faut de temps en temps que quelqu'un (de bien) chante des chansons anciennes: pour les arracher aux trous sans fond des mémoires. Ce n'est même plus une question de nostalgie: la plupart des gens qui ont connu ces chansons étant très morts depuis très longtemps, on les découvre aujourd'hui comme de nouvelles chansons d'antan. Étrange et agréable impression. Ce disque, en cela, est du *new old stock*, comme on dit dans le domaine des antiquités pour désigner les objets trouvés intacts dans leur emballage d'origine.

Cela dit, *Plaisir d'amour* n'est pas parfait. Ça et là, des inflexions moins naturelles dénoncent une chanteuse un tantinet trop appliquée, voulant trop bien faire. Léger bémol, en vérité. On constate généralement ceci: presque de bout en bout, surtout dans les chansons moins connues, timbre et cordes se marient magnifiquement. Dédé Gagnon a trouvé en Marie Denise la voix idéale de son ère d'élection (le romantisme), et Marie Denise Pelletier a trouvé dans le projet de Dédé une fort noble façon de poursuivre sa carrière d'interprète, hors des plates-bandes mille fois piétinées du palmarès pop.

Sylvain Cormier



JAZZ

IT'S LIKE THIS Rickie Lee Jones Artemis (Sony)

Ils s'y adonnent tous un jour: de Lennon à Joni Mitchell, les plus fiers auteurs-compositeurs-interprètes finissent par commenter un album de leurs préférées d'autrui. Soit il s'agit, comme le *Rock 'n' Roll* de Lennon, d'un hommage aux idoles d'adolescence, sur le mode voilà-d'où-je-viens-et-prenez-en-de-la-graine, soit l'artiste échantillonne sa discothèque pour le simple plaisir (ou la velléité) de faire partager ses goûts musicaux. Ce florilège de Rickie Lee Jones — que l'on a découvert avant tout le monde au dernier Festival de jazz — est d'un troisième ordre: celui de la totale appropriation de morceaux divers, rendus de manière si radicalement personnelle qu'on a très nettement l'impression d'écouter un disque de matériel neuf.

Ce qui n'est pas un moindre exploit compte tenu des titres choisis: de Traffic (*Low Spark Of High Heeled Boys*) aux Beatles (*For No One*), de Steely Dan (*Show Biz Kids*) à Gershwin (*Someone To Watch Over Me*), la Tom Waits des chanteuses n'a pas exactement évité les écueils, risquant au contraire toutes les écorchures. Elle s'en tire avec le plus décon-



certant naturel: même *Smile*, le classique de Charlie Chaplin, semble destiné à ce jazz néo-beatnik chanté à l'inimitable manière Rickie Lee Jones, inchangée depuis 1979 et *Chuck E.'s In Love*. On dirait encore et toujours une vieille fille junkie se lamentant dans un coin de loft miteux. Ce qui n'est évidemment pas sans charme: les paumées qui miaulent, depuis Billie Holiday, ont la cote. C'est sans doute parce qu'elles chantent invariablement leur vie dans chaque chanson. Même celles des autres.

S. C.

SWING

VAVOUM!

The Brian Setzer Orchestra Interscope (Universal)

F-i fi, n-i ni, a décrété la ficaille de la mode. Fini. C'est écrit blanc sur noir dans le dernier *Entertainment Weekly*: le revival du swing des années 30-40 a vécu. A preuve, le nouvel album du Brian Setzer Orchestra s'époumone déjà au 62^e échelon du classement Billboard. Voilà qui fera une belle jambe au fier guitariste du New Jersey, lui qui les avait déjà chouettes avec ses jeans roulés et ses pompes à semelle de gomme. J'ose espérer qu'il se contrefichera de cet avis de décès et continuera de faire trembler la baraque avec sa musique du diable.

Le cynique aura beau observer que l'ex-Stray Cats pige ici plus que jamais dans les évidences du genre, appliquant généreusement son beurre aux tartines que sont les *Pennsylvania 6-5000*, *Mack The Knife*, *Cavanaugh* et autres *In The Mood* (ravivée en *Gettin' In The Mood*, avec texte signé Setzer), un tel constat ne dirait rien du fond de l'affaire: avec Brian Setzer, tout est dans la manière. Sang et

tripes, quelle énergie! Quelle morgue! Quels cuivres pétaradants! Quelle furieuse guitare! C'est tout bête: Setzer a trouvé son truc ultime et l'exploite brillamment. Oui, c'est une formidable idée de mêler la guitare punk-rockabilly au swing, alors pourquoi s'en priver après trois albums? Ce quatrième assaut est au moins aussi dévastateur que les autres: *Drive Like Lightning* (*Crash Like Thunder*) et *'49 Mercury Blues* assèment glorieusement les riffs à la Eddie Cochran. *Gloria* est un nouveau bon vieux slow cochon comme la planète en a besoin et *Jumpin' East Of Java* est l'ode extatique à la caféine qui sied à nos temps éternels.

Que le swing à la Setzer soit moins dans le vent, tant pis, et presque tant mieux: à trop pomper une époque, on aurait fini par l'épuiser définitivement. Suffise que quelques-uns — les plus doués — fassent vivre la musique en lui insufflant nerf, sang et sueur: Setzer en a encore à revendre. On lui souhaitera juste assez d'acheteurs pour justifier les frais de déplacement de l'orchestre: en tout cas, il trouvera un Spectrum bondé à chaque visite. Le souvenir de ses deux passages

au Festival de jazz est marqué au fer rouge. S'il reste un seul perpétuateur du swing, autant que ce soit ce tatoué-là.

S. C.

MÉTAL

WATCHA (Infernal)

Sorti en 1998, l'album éponyme du groupe Watcha, leur premier, est finalement disponible au Québec, distribué depuis peu par les disques MPV/Kafka. Formé en 1995, originaire de Paris, le groupe était au Québec le mois dernier pour le Festival Polliwog, où il avait démontré son savoir-faire. Réponse française aux métaloux



américains de Korn, Watcha leur emprunte, avec une ou deux années de retard, la facture lourde des guitares et la rythmique atypique, aussi proche du funk que du hip-hop, dont les deux groupes reproduisent certains accents. Rien pour sortir Watcha de la spirale de la comparaison où il est enfermé depuis la sortie de l'album. Mais voilà: l'objet est loin d'être sans qualités. Plus aérés que les comparses américains, les Francos maîtrisent l'art de la syncope et, surtout, n'ont pas retenu l'attitude noire, presque gothique, en tout cas presqu'exacte, de Korn. Plutôt, ils reconduisent, dans certains morceaux, le côté lancinant du grunge à la manière d'Alice In Chains. Il en résulte un album qui réserve des surprises, qui agace parfois, mais qui n'est pas aussi cliché qu'on pourrait le croire. Tout de même, Watcha tarde à préciser un son déjà bien connu ici, mais sa belle compétence et le ton de cette galette sont de bon augure. Le second opus, *Veliki Cirkus*, à l'identité plus affirmée, sera bientôt en vente de ce côté-ci de l'Atlantique. Watcha est moins épidermique que les Américains et retient par sa dimension saoulante.

Bernard Lamarche

GROUPE Renaud-Bray

— Champagne — Librairie — Garneau —

SARAH BRIGHTMAN

en concert

CENTRE MOLSON

le 18 septembre 2000

Incluant le succès: «Whiter shade of pale»

17⁹⁹\$

18⁹⁹\$

Un coup de cœur, une valeur sûre!

Courriel: sad@renaud-bray.com

* En vente dans les succursales identifiées par ce symbole

RENAUD-BRAY là où la culture se livre

Site Internet: www.renaud-bray.com

1-4301, rue Saint-Denis / 499-5656 Centre Laval, Laval (450) 882-2587 Carrefour Angrignon, MtL 565-2587

5252, Côte-des-Neiges / 542-1515 5117, av. du Parc / 276-7651 1376, Ste-Catherine Ouest / 876-9119

4380, St-Denis, MtL 844-2587 1155, Ste-Catherine E. 527-4477 6925, boul. Taschereau (Brossard) (450) 443-5350